

(P)

Ce volume contient :
"Le garçon de Banque" jusque p. 280
suivi d'un autre roman de Berthet :
"La Tour de Castillac"
jusque en fin du t. 2

LE GARÇON DE BANQUE

SUITE DES NOUVEAUTÉS EN VENTE.

Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle, 3 vol. in-8., affiche pochade, net.	13	50
Le Maître inconnu, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.	13	50
L'Épée du Commandeur, par X. de Montépin, 3 vol. in-8. net.	13	50
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8., net.	22	50
La Reine de Saba, par Xavier de Montépin, 3 vol. in-8., affiche pochade, net.	13	50
La Juive au Vatican, par Méry, 3 vol. in-8., net.	13	50
Le Sceptre de roseau, par E. Souvestre, 3 vol. in-8., net.	13	5»
Jean le Trouveur, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.	13	50
Les Femmes honnêtes, par Henry de Kock, 3 vol. in-8., net.	13	50
Les Parents riches, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
Cerisette, par Paul de Kock, 6 vol. in-8., affiche pochade, net.	30	»0
Diane de Lys, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8., net.	13	50
Une Gaillarde, par Paul de Kock, 6 v. in-8., affiche pochade, net.	30	»»
Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt, 5 v. in-8., affiche pochade, net.	22	50
Le Vengeur du Mari, par E. Gonzalès, 3 vol. in-8., net.	13	50
Clémence, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
Brin d'Amour, par H. de Kock, 3 v. in 8., affiche pochade, net.	13	50
La Belle de nuit par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Jeanne Michu la bien-aimée du Sacré Cœur, par madame la comtesse Dash, 4 vol. in-8., net.	18	»»
Le Khalifa, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Raphaël et Lucien, par Michel Masson, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Le Trouble-Ménage, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
El Ihoudi, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., net.	9	»»
Les Métamorphoses de la Femme, par X.-B. Saintine, 3 vol. in-8, affiche pochade, net.	13	50
Charmante Gabrielle, par M. J. Brisset, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Le Débardeur, par Max. Perrin, 2 v. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Nicolas Champion, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
La Famille du mauvais sujet, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net.	9	»»
Un Cœur de Lièvre, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., net.	9	»»
Diane et Sabine, par Michel Masson, 2 vol. in-8., net.	9	»»

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

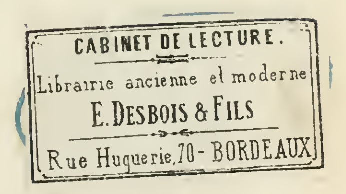
LE GARÇON
DE BANQUE

[Suivi de "La Tour de C[illegible]"]

PAR

ÉLIE BERTHET

I



PARIS
L. DE POTTER, ÉDITEUR
38, RUE SAINT-JACQUES.
[1853]

LE

GARÇON DE BANQUE

CHAPITRE PREMIER.

—

LES CONFIDENCES

I

Les confidences.

On jouait au loto, pendant l'après-dinée d'un dimanche, dans un petit appartement assez pauvre de la rue du Mail. Les joueurs, assis en cercle autour d'une table, à quelque distance d'un lit où gis-

sait une personne malade, écoutaient attentivement une voix nazillarde qui nommait les boules numérotées, à mesure qu'elles sortaient d'un vieux sac. Celui qui était chargé du soin de les annoncer ajoutait au nom de chacune d'elles et sur un ton différent, quelque sobriquet bizarre, suivant la naïve habitude des honnêtes bourgeois, amateurs nés de ce jeu de nos grand'mères.

— 4, disait-il, et il ajoutait plus bas: *le chapeau du commissaire.* — 17, *la potence et le Normand.* — 8, *les lunettes.* .

— Quine! partie pour moi! interrom-

pit un des joueurs à ce dernier chiffre.

— Partie pour le diable! s'écria d'un ton d'humeur celui qui tenait le sac, en lançant brusquement sur la table les jetons de bois avec lesquels il *marquait* ses cartons crasseux. Il n'y en a plus que pour cet accapareur de Joseph! voilà six sous que je perds dans ma soirée!

Marignon, le maître du logis, qui se plaignait ainsi, était un bon vieillard dont la figure, douce et paisible d'ordinaire, était animée en ce moment par cette colère grondeuse d'un mauvais joueur à qui la fortune vient d'être défavorable.

Son habit gris à la française et un vaste tricorne qui reposait sur une chaise voisine faisaient reconnaître en lui un garçon de recette de la banque de France; l'adversaire auquel il reprochait si aigrement son gain portait le même costume.

Cependant cet heureux joueur de loto semblait apprécier fort peu les faveurs du hasard qui faisaient de lui un objet d'envie; il demeurait sérieux, impassible.

C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, tout frêle, tout délicat, quoique ses yeux noirs et profonds décelas-

sent une âme ardente. Ses manières avaient une distinction qui contrastait avec la bonhomie franche et sans façon de son vieux camarade.

Marignon se leva donc en continuant à pester contre la fortune, et s'approcha du lit où sa femme était couchée, atteinte d'une maladie cruelle qui durait déjà depuis plusieurs années.

— Eh bien ! ma bonne, comment te trouves-tu ? demanda-t-il d'un ton affectueux.

— Bien ! mon ami, très bien, répondit

la malade en essayant de sourire, et j'aurais chaque dimanche le plus grand plaisir à voir jouer près de mon lit si ton humeur, quand tu perds...

Le reste de la société, qui se composait de quelques voisins et voisines, s'était éloigné de la table et avait quitté le jeu au signal du maître de la maison.

Une petite brune piquante, à l'œil éveillé, à la figure espiègle, et qui paraissait avoir dans l'assemblée le franc parler des jolies femmes, interrompit vivement madame Marignon :

— C'est cela, ma cousine, dit-elle ; vous

avez raison de gronder votre vieil avare de mari, qui, pour si peu de chose, fait de pareilles scènes! Voyez comme ce pauvre Joseph a l'air triste d'avoir gagné!... N'avez-vous pas de honte, continua-t-elle en s'adressant au vieillard, de tenir à six sous, vous qui tous les jours remuez des millions, et de tourmenter ainsi votre élève et votre ami?

Celle qui venait de parler était mademoiselle Henriette, jeune ouvrière à qui madame Marignon, sa parente, avait presque servi de mère.

Il est bon d'ajouter, pour expliquer

l'intérêt qu'elle prenait à Joseph Duval, qu'il avait été question de mariage entre elle et le garçon de recette ; et naturellement cette union projetée avait amené entre eux un certain degré d'intimité.

Le vieux Marignon regarda son camarade et la jeune fille d'un air moitié sérieux moitié plaisant; puis il dit d'un ton qui témoignait que sa colère avait passé aussi vite qu'elle était venue :

— La! la! avec quelle ardeur vous le défendez, Henriette! Mais je ne lui en veux pas, à ce garçon! Je ne t'en veux pas, Joseph, continua-t-il en lui tendant

la main. Que diable! je sais bien que tu n'as pas triché, que tu en es incapable. Il y a longtemps que nous nous connaissons. Ton père, mon viel ami Duval, qui est mort il y a six ans, l'avait fait donner une bonne éducation, et tu n'étais pas destiné à une profession si peu lucrative que la nôtre... Mais tu étais pauvre et il fallait vivre, et depuis que j'ai obtenu pour toi une place à la banque de France, je sais qu'il n'y a jamais eu d'erreur dans tes comptes. Personne mieux que toi ne s'entend à embrasser d'un coup d'œil une colonne de chiffres, à faire un appoint, à compter des rouleaux d'or et de billets, sans qu'il y ait perte de la moindre chose... Tu es

mon élève, Joseph, mon digne élève, et je sais bien que tu es incapable d'avoir triché.

Un étrange sourire vint effleurer les lèvres pincées du jeune homme.

— Ainsi donc tu ne m'en veux pas, continua Marignon avec cordialité, de mon humeur de ce soir? Que diable, Joseph, quand on n'est pas riche... Pour ce qui est des millions dont parlait tout-à-l'heure mademoiselle Henriette, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune fille, elle oublie que l'argent qui passe par nos mains ne nous appartient pas. L'habitude de voir

des sommes énormes ne nous empêche pas de tenir aux quelques misérables sous que nous avons gagnés par un pénible travail... Ah ! si j'étais loyalement maître de la centième partie des sommes qui passent par mes mains, continua-t-il d'une voix altérée, je ne tremblerais pas pour mon fils Dominique, qui doit se présenter demain devant le conseil de révision et qu'on va m'enlever peut-être pour le faire soldat ! Ma pauvre femme, qui est là dans son lit, malade depuis si longtemps, ne manquerait pas des secours coûteux que nécessite son état ! elle pourrait prendre l'air à la campagne, avoir des médecins, des remèdes...

— Ne pense pas à moi, Marignon, dit la pauvre mère avec douceur ; Dieu saura bien me guérir. Mais notre fils....

— Oh ! je serai exempt, ma mère ! dit un beau et robuste jeune homme, qui était accoudé tristement sur la table ; espérez, je ne vous quitterai plus, ni vous ni mon père.

— J'en mourrais ! murmura la vieille femme.

Les voisins virent que la pauvre famille allait s'attendrir, et ils se levèrent pour se retirer.

Marignon, s'approchant de Joseph, lui dit à voix basse :

— Duval, c'est demain la fin du mois, un jour de paiement. Je te prierai d'aller chercher pour moi les deux cent mille francs que la maison Bidaut doit verser à la banque de France. Je n'ose plus paraître devant M. Bidaut père, tu sais pourquoi....

Et le vieillard baissa la tête d'un air humilié.

— Cette malheureuse dette que vous avez contractée par suite de la maladie

de votre femme, n'est donc pas acquittée? demanda Joseph avec tristesse.

— Non; le billet est protesté entre les mains des Bidaut... Un protêt, Joseph, comprends-tu? un protêt à un garçon de banque! Heureusement que l'on ne me tourmente pas, car ce chagrin, joint à tous les autres, m'achèverait.

— Mon ami, mon bon vieux camarade, ne serait-il pas possible d'obtenir de la caisse commune des garçons de recette cette somme de trois cents francs dont vous avez be-

soin? Votre probité, vos longs services...

Marignon lui serra la main.

— Il faudra peut-être employer encore ce moyen! murmura-t-il d'une voix étouffée; mais le plus tard possible... Joseph, j'ai déjà trop abusé de la générosité de nos confrères!

Pendant cette conversation à l'écart, Henriette, qui semblait avoir pour madame Marignon l'affection que Joseph Duval portait au mari, s'était penchée sur le lit de la malade et lui adressait à demi-voix de tendres consolations.

— Je reviendrai vous voir demain, ma chère cousine, ajouta-t-elle tout haut d'un ton caressant; vous m'apprendrez sans doute la libération de ce pauvre Dominique, et vous verrez que tout ira bien.

— Vous vous intéressez donc à moi? dit le jeune conscrit avec chaleur en regardant Henriette; vous seriez donc contente si je ne partais pas?

— J'en serais enchantée! répondit Henriette d'un ton froid, en mettant son chapeau devant la petite glace de la mansarde.

Dominique soupira.

En ce moment Joseph s'approcha de la jeune fille, et lui demanda la permission de la reconduire jusque chez elle, dans une rue voisine; elle accepta, et tout le monde prit congé.

Marignon, qui sentait la nécessité de ne pas laisser partir ses paisibles hôtes sous l'impression de ses dernières paroles, dit avec une gaîté forcée en regardant Henriette et son fiancé :

— Eh bien! à quand la noce, Henriette? Il me semble que depuis assez

longtemps vous laissez soupirer ce brave garçon ! Cependant, vous êtes seule maîtresse de vos actions ; il serait bientôt temps de vous décider !

— Oui, oui, j'y pense, répondit la jeune fille en cherchant à dissimuler son embarras par un sourire coquet.

Dominique jeta sur Henriette un regard de reproche dont elle seule comprit le sens.

Marignon conduisit les étrangers jusqu'à la porte de la rue pour les éclairer, en continuant de plaisanter sur l'union

prochaine des deux jeunes gens, à la noce desquels il comptait, disait-il, bientôt danser.

Puis, il remonta tristement l'escalier en murmurant :

— Ma pauvre femme ! mon pauvre fils !

Joseph et Henriette saluèrent les voisins, qui les quittèrent à la porte même du bon homme.

La nuit commençait à tomber; les

rues étaient presque désertes, c'était l'heure où les artisans endimanchés sont de retour de la promenade.

Les deux fiancés se mirent à marcher à grands pas, pour atteindre promptement la demeure d'Henriette, car la jeune fille, en raison de son état d'isolement, s'était imposée la règle de ne jamais rentrer à la nuit noire, pour déconcerter la malignité.

Joseph semblait absorbé par des pensées qui occupaient, encore plus qu'à l'ordinaire, son esprit froid et peu communicatif.

La modiste la première rompit le silence :

— Savez-vous, Joseph, dit-elle d'un ton enjoué, que ce pauvre Dominique est véritablement amoureux de moi, et que vous ne vous montrez guère jaloux de lui ?

— Vous ne l'aimez pas, Henriette, je le sais.

— Je l'aime comme un frère, et voilà tout.

Il y eut un nouveau silence.

Henriette reprit enfin :

— En vérité, Joseph, voilà une soirée bien triste! mon vieux cousin devient de jour en jour plus morose...

— C'est un homme si probe, si estimable! répondit Joseph; il est pauvre, écrasé de besoins; et pourtant, dans une seule année, il porte assez d'or et de billets de banque pour payer un royaume.... C'est notre état, ajouta-t-il d'un ton pensif.

— Je ne dis pas le contraire, mais convenez, Joseph, qu'il n'est guère

amusant de passer une partie de nos dimanches à jouer pour distraire une malade, quoique ma cousine Marignon soit ma meilleure amie, et presque ma mère... D'ailleurs, le jeu de loto est si provincial de si mauvais ton...

Le garçon de recette sembla donner plus d'attention qu'il n'avait fait jusque-là aux paroles de sa fiancée.

— Henriette, lui dit-il d'un ton grave, d'où vous vient cette pensée au sujet de cette simple et honnête famille qui est la vôtre? Jusqu'ici vous m'aviez paru vous plaire dans sa société. Ce jeu qui vous en-

nuie maintenant, vous amusait beaucoup il y a quelques semaines... Henriette, depuis quelque temps je vous trouve bien changée; vous êtes devenue fière et dédaigneuse comme une grande dame, aussi bien envers moi qui dois être votre mari qu'envers tous les autres. Dites-moi quelle est la cause...

— Si vous me promettez de ne pas me gronder, répondit la jeune fille avec timidité.

— Parlez, Henriette, parlez : vous savez combien je vous aime.

— Eh bien, mon ami, si vous avez remarqué en moi quelque changement, si j'ai maintenant des idées et des goûts plus relevés qu'autrefois, c'est que... c'est que je suis allée dans le grand monde, à votre insu.

— Dans le grand monde, vous?

— Et pourquoi non? demanda Henriette avec dépit. Oui, dans le grand monde, répéta-t-elle; c'est Caroline qui m'y a conduite et qui m'a prêté les ajustements nécessaires pour y paraître avec une toilette convenable.

— Caroline! reprit Joseph d'une voix sévère, je vous avais prié de ne plus voir cette femme...

Et il ajouta plus bas : Une femme entretenue!

— C'est une amie d'enfance, répondit Henriette avec aigreur, et je ne sais pourquoi vous vous obstinez à croire...

Joseph, sans l'écouter, reprit d'un air mélancolique :

— Ainsi donc, Henriette, vous êtes al-

lée, malgré mes prières, dans ce monde de luxe et de plaisirs que j'aurais désiré que vous ne connussiez pas! Vous l'appelez le grand monde!... Oui, il y avait là sans doute des ducs, des notaires et des boursiers, tous souriant, tous prodigues de promesses et de compliments aux femmes qui consentent à les écouter. Mais ces femmes, Henriette, ces femmes qui portaient des châles précieux sur leurs épaules, des fleurs sur leurs têtes, des bijoux autour de leur cou et de leurs bras, savez-vous ce qu'elles étaient? Comme cette Caroline, avec laquelle vous conservez, malgré moi, des relations suivies, elles avaient acheté ce luxe effréné qui vous éblouissait au prix de la honte et du mé-

pris ! Et quand je pense que vous, belle et pure jeune fille, vous vous êtes trouvée un moment au milieu d'une pareille société...

. . . .

— Allons ! dit Henriette d'un ton d'humeur, vous me faites une scène parce que je suis allée deux ou trois fois au bal avec Caroline... Vous êtes un tyran, Joseph !

Le garçon de banque pressa convulsivement le bras de sa fiancée contre sa poitrine et lui dit avec chaleur :

— C'est que vous ne connaissez pas,

Henriette, le danger d'avoir toujours sous les yeux le bien-être, la fortune, l'opulence pour lesquels on n'est pas né! Vous ne savez pas les tentations cruelles auxquelles on est exposé, quand on n'a qu'un abîme, en apparence facile à franchir, pour atteindre le but de toutes ses pensées! Encore une fois, Henriette, pourquoi avez-vous vu de près ces splendeurs du vice, quand vous devez vivre dans l'obscurité, la médiocrité?... Moi qui vous parle, Henriette, ajouta-t-il en baissant la voix, je connais aussi ces besoins effrénés qui ne seront jamais satisfaits, qui ne peuvent pas l'être! Henriette, comme tous les autres, vous vous êtes laissée prendre à cette froideur, à ce

calme que j'affecte aux yeux du monde, vous ne savez pas qu'à côté de l'amour violent que j'éprouve pour vous, il est une autre passion secrète, énergique, contre laquelle je lutte sans cesse et qui nuit et jour me consume comme un feu intérieur.

— Et quelle est-elle? demanda la jeune fille presque effrayée.

— L'amour de l'or! répondit Joseph d'une voix sourde. Oui, Henriette, je ne sais quel hasard, quelle nécessité funeste m'ont poussé à choisir une profession qui fait mon suppiice. Moi, dont les es-

pérances ne doivent pas dépasser le salaire misérable d'un pauvre mercenaire, je me prends quelquefois à contempler en frissonnant d'admiration, de désir, les immenses trésors dont je suis le dépositaire ; mes yeux brillent, mon cœur bat quand j'ai là devant moi des monceaux d'or.... qui appartiennent à d'autres. Cette vue éblouissante, Henriette, éveille en moi je ne sais quels terribles instincts, quels goûts de vanité, de fortune et de puissance... Mais cette tentation que j'éprouve quelquefois à la vue de l'or, quand je n'ai qu'à tendre la main pour le prendre, cette tentation existe aussi pour vous, Henriette, en présence de ces femmes brillantes et coupables

dont vous me parlez; nous voyons chacun un but que nous ne pouvons atteindre; seulement, entre vous et celui que vous voyez, il y a l'infamie et la honte, entre moi et celui que je vois.... il y a encore autre chose.

— Joseph, vous m'épouvantez, et pour vous et pour moi !

Duval la regarda fixement :

— J'ai donc frappé juste, Henriette ? murmura-t-il. Il est donc vrai que le mal a déjà fait de tels progrès dans votre cœur que vous en concevez vous-même

de l'inquiétude? Oh! dites-moi, dans ce monde où vous êtes allée avec tant d'imprudence, n'avez-vous pas été le but de ces flatteries, de ces séductions, de ces brillants mensonges que les libertins savent adresser aux jeunes filles belles et pauvres? Est-ce que déjà...

En ce moment ils étaient arrivés, sans s'en apercevoir, en face de la maison qu'habitait Henriette.

La jeune fille, autant pour satisfaire au devoir impérieux qu'elle s'était imposé de ne recevoir personne chez elle que pour échapper aux pressantes questions

de son fiancé allait le congédier, lorsque tout à coup, de la maison même, sortit un jeune homme mis avec une grande élégance.

A la vue d'Henriette et de son cavalier, il s'arrêta comme frappé d'étonnement; mais bientôt se remettant, il salua gracieusement Henriette, qui rougit et baissa les yeux; puis il s'éloigna d'un pas rapide, en se retournant par intervalles pour jeter sur le garçon de recette des regards moqueurs. Joseph pâlit de haine et de colère.

— Vous connaissez cet homme? dit-

il après un moment de silence; il sortait de chez vous.

— Mais non..... je vous assure, balbutia la modiste avec embarras.

— Vous le connaissez, vous dis-je! Henriette, que venait-il faire ici?

— Je l'ignore, Joseph, c'est, je crois, M. Gustave Bidault, un riche négociant.

— Oui, oui, répondit Duval avec amertume, j'ai souvent porté son or à plier sous le faix et demain encore..... Eh bien que veut-il?

— Je l'ai vu à ce bal.....

— Et il vous a dit qu'il vous aimait, et il vous a promis de vous combler de présents, de faire votre fortune, si vous consentiez.....

— Joseph, interrompit vivement Henriette, l'amour de M. Gustave a été toujours honorable, respectueux et délicat!

— Vous disiez que vous ne le connaissiez pas! dit Duval avec un sourire ironique.

La jeune fille, dans un mouvement de fierté blessée, voulut dégager son bras que Joseph retenait convulsivement contre sa poitrine, et lui dit avec impatience :

—Monsieur, ce n'est ici ni le temps ni le lieu de continuer un semblable interrogatoire ; laissez-moi rentrer chez moi ; je verrai si, plus tard, je devrai vous donner les explications que vous me demandez d'une manière fort peu convenable.

—Henriette, il faut que je vous parle, à l'instant même, chez vous ; permettez-moi de monter.

—Y pensez-vous ? à cette heure de la

soirée! que dirai t-on dans le voisinage...

— Qu'importe, mademoiselle! ne suis-je pas votre fiancé aux yeux de tout le monde? Ne sait-on pas que je serai bientôt votre mari?

Malgré la résistance d'Henriette, Joseph avait sonné.

La porte s'ouvrit, et pendant qu'Henriette hésitait encore à lui permettre de la suivre jusqu'à sa chambre, le portier de la maison, vieux bonhomme aux traits malicieux et goguenards, se pencha hors de sa loge, tendit à la jeune

fille une lettre ambrée et satinée, en lui disant avec un sourire :

— Tenez, mademoiselle, vous arrivez bien à propos ; on vient d'apporter cette lettre pour vous. Un beau jeune homme, ma foi ! et qui a des manières si polies, si *comme il faut*.....

Joseph jeta un regard de mépris sur le portier :

— Mon rival a payé cet homme, murmura-t-il.

Pendant ce temps, Henriette était res-

tée immobile sur la première marche de l'escalier ; elle tournait et retournait la lettre entre ses mains, ne sachant encore quel parti prendre.

Puis elle fit un signe de remerciement au portier et dit à son fiancé, d'un ton ferme :

— Suivez-moi, monsieur Joseph.

Le garçon de recette obéit, sans comprendre la cause de ce brusque changement.

Ils se mirent à gravir en silence les

cinq étages qui conduisaient à la modeste chambre, pendant que le concierge fermait la porte de sa loge en grommelant :

— Eh bien ! ma foi, le généreux monsieur en apprendra de belles pour les vingt francs qu'il m'a donnés !

Henriette avait introduit son fiancé dans son humble logement, sous les toits mêmes de la maison.

Tout y était simple et même pauvre ; mais cette pauvreté avait un air d'or-

dre et de coquetterie féminine qui faisait plaisir à voir.

Aussitôt qu'ils furent entrés, Henriette, sans s'asseoir et sans offrir de siége à son fiancé, sans même se débarrasser de son chapeau et de son châle, prit un air de dignité et dit à Joseph, qui attendait en silence :

— Si je vous ai prié de monter jusqu'ici, mon ami, c'est que cette fois je crois ne devoir rien vous cacher de ce qui m'arrive. L'affection d'honnête homme que vous m'avez vouée me fait un devoir de vous apprendre la verité au

sujet des poursuites dont je suis l'objet, afin que vous n'ayez dans l'avenir ni soupçon ni crainte... On vient de me remettre une lettre de M. Gustave Bidaut ; comme mon futur mari, vous avez le droit de la lire ; la voici.

Joseph hésita ; la confiance que lui montrait sa fiancée avait dissipé tout à coup ses doutes. Henriette reprit du même ton grave et posé :

— Hâtez-vous, Joseph ; vous savez que vous ne pouvez rester ici qu'un instant.

A cette nouvelle invitation, le garçon de recette surmonta ses scrupules et, rompant le cachet, il lut avidement le contenu de la lettre qu'il avait à la main.

Au bout d'un moment il releva la tête et, laissant tomber le papier, il dit avec désespoir :

— Voilà ce que je craignais !

— Eh bien ! Joseph ?

— Il est impossible de vous le cacher,

Henriette; mon rival est généreux, et si vous l'aimez, il pourra satisfaire tous vos caprices. Vous aurez une brillante toilette, un hôtel, une voiture...

A cette énivrante nomenclature, une de ces bouffées d'orgueil et de vanité, qui montent parfois à la tête de la femme la plus sage, fit briller le regard de la jeune ouvrière; et, sans réfléchir à ce qu'elle disait :

— Une voiture! s'écria-t-elle; une voiture!... Caroline me l'avait dit.

A peine eût-elle prononcé ces paroles qu'elle détourna les yeux en rougissant.

Joseph jeta sur elle un regard plein de désespoir.

— Henriette, murmura-t-il, vous venez de vous trahir. Malgré vous, des instincts de luxe et de vanité percent au milieu des bons sentiments de votre cœur... Je vois bien maintenant que l'amour d'un homme pauvre et honnête, tel que moi, ne suffira plus pour votre bonheur !

— Qui vous l'a dit, Joseph ? reprit Henriette du même ton de dignité qu'auparavant; j'ai bien pu d'abord me laisser entraîner par un mouvement irréfléchi,

mais qui vous a dit que je ne saurais pas endurer, comme je l'ai fait jusqu'ici, les privations et la misère, pourvu que je conserve l'estime des autres et de moi-même ?... D'ailleurs, ajouta-t elle en souriant, comme pour rassurer son fiancé, pourquoi ne deviendriez-vous pas riche à votre tour? Pourquoi...

Joseph secoua la tête :

— N'y songeons pas, Henriette, ne nous flattons pas de cette espérance! Dans la profession que j'ai embrassée, mon sort sera de mourir pauvre sur les monceaux d'or qui appartiennent à d'au-

tres. Voyez le vieux Marignon, notre ami ; après vingt ans d'une probité héroïque, il peut à peine nourrir sa famille, et il perdra sa place du moment où l'on soupçonnera sa misère. Voilà le sort qui m'attend peut-être aussi, Henriette ; voyez si vous voulez le partager avec moi. Je ne cherche pas à vous surprendre ; vous pouvez choisir encore.

Henriette ramassa la lettre, la déchira en morceaux, puis tendant la main à Joseph, elle lui dit .

— Voilà ma réponse.

Le garçon de recette porta vivement cette main à ses lèvres :

— Oh! merci! s'écria-t-il avec transport.

Cependant, quelle que fut la joie de Joseph de triompher ainsi des puissantes séductions dont on avait entouré sa fiancée, il lui sembla qu'Henriette cédait plus encore au sentiment du devoir qu'à tout autre sentiment; il crut même remarquer une expression de regret sur son visage.

Cependant il dissimula cette fâcheuse

impression sous les protestations les plus chaleureuses d'amour et de dévoûment. Après s'être faits des promesses mutuelles, les deux fiancés se séparèrent, en apparence heureux et satisfaits l'un de l'autre.

Ils se trompaient tous deux.

Henriette, restée seule, frémissait à la pensée de cette misère dont Joseph avait tracé l'effrayant tableau.

De son côté, Joseph erra pendant une partie de la nuit sans savoir où il allait, et il répétait de temps en temps avec délire:

— Elle a résisté aujourd'hui ; mais demain les tentations reviendront, et qui sait ce qui arrivera !... Oh ! mon Dieu ! être riche, être riche et pour elle et pour moi !

CHAPITRE DEUXIÈME.

—

LA SAISIE

II

La saisie.

Le lendemain le désespoir était au comble dans la modeste demeure du vieux Marignon.

Dominique pleurait devant le lit de

sa mère, et Henriette, qui venait chaque jour passer quelques instants près de sa parente, mêlait ses larmes à celles de la mère et du fils.

C'est qu'en effet le malheur qu'on avait prévu était arrivé: le matin même, Dominique Marignon avait été reconnu propre au service militaire; on lui avait officiellement signifié qu'il se préparât à partir sous peu de jours pour joindre le régiment qui lui serait assigné.

Or, Dominique était la seule espérance de son père, dont les fatigues d'une vie laborieuse devaient prématurément

user les forces, la seule consolation de madame Marignon, qui craignait, s'il la quittait, de ne plus le revoir dans ce monde.

D'ailleurs, il exerçait une profession manuelle dont les bénéfices, quelques minces qu'ils fussent, aidaient déjà la famille dans les dépenses nécessitées par les maladies et par des besoins toujours renaissants.

A ces causes de chagrin se joignait encore, dans le cœur de Dominique, la douleur de quitter Henriette, que le jeune conscrit aimait en secret.

Ce sentiment, qu'il n'osait exprimer par respect pour la fiancée de son ami le plus cher, n'était pas celui peut-être qui déchirait le moins son âme énergique; dans les baisers qu'il imprimait sur les mains amaigries de sa mère, dans les expressions brûlantes de ses regrets, Henriette, qui l'écoutait avec une pitié muette, pouvait aussi trouver sa bonne part.

Peut-être comprit-elle tout cela, car bientôt elle baissa les yeux, et se penchant sur le lit de la malade, elle dit avec un profond accent de tristesse:

— Pauvre Dominique! et aucun moyen d'empêcher ce fatal départ!

— Aucun, répondit en gémissant madame Marignon; il faudra que je le perde, et quand il reviendra, s'il revient jamais, je n'existerai plus!

Dominique la pressa dans ses bras.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, si j'avais seulement quatre cents francs!

— Quatre cents francs! répéta Henriette; est-ce que quatre cents francs pourraient vous sauver?

— Oui, répondit Dominique, mais toute faible que soit cette somme, il nous est impossible de la réaliser. Un jeune ouvrier mécanicien, du même atelier que moi, voyant mon chagrin, m'a proposé de me remplacer au service militaire, à condition que je lui remettrais ces quatre cents francs dont il a un urgent besoin pour payer une dette sacrée aujourd'hui même... Je l'ai remercié bien cordialement, mais je lui ai fait entendre que je ne pourrais me procurer cette somme dans un si bref délai.

« — Essayez, m'a-t-il dit, en me tendant la main; sans cet argent il ne m'est

pas permis de disposer de moi ; je ne pourrais faire davantage, même pour un frère. »

Et il m'a quitté en cherchant à me rendre le courage que je n'avais plus.

— Mais, reprit Henriette après un moment de silence, votre père, Dominique, ne devait-il pas demander à la caisse commune des garçons de recette, des secours qui sont bien dus à ses longs et pénibles services. Ne pourriez-vous pas avec cet argent...

— Il a déjà tant demandé pour moi! murmura madame Marignon.

— En effet, dit Dominique en rougissant, mon père craint de lasser ses camarades qui lui sont déjà plusieurs fois venus en aide ; aussi n'est-ce pas lui qui présentera cette demande au caissier de l'association. Joseph s'est chargé de solliciter pour nous ces nouveaux secours, et nous l'attendons d'un moment à l'autre. C'est aujourd'hui jour de paiement à la Banque ; ses occupations l'auront sans doute retardé, car il devrait être ici... D'ailleurs, ajouta-t-il avec tristesse, la somme qui nous sera peut-être allouée ne sera jamais assez forte pour...

— Mais, interrompit encore la jeune fille frappée d'une idée subite, je crois avoir entendu dire que les garçons de recette à la Banque de France étaient obligés de fournir un cautionnement de plusieurs milliers de francs; ne pourrait-on toucher aux sommes déposées au nom de votre père, de Joseph lui-même?

— Et mon père et Joseph perdraient alors la place qui les fait vivre! répondit Dominique; cependant, ils eussent pensé sans doute à ce sacrifice, s'il eût été possible. Mais l'argent déposé en leur nom, comme cautionnement de leur emploi,

ne leur appartient pas... Il appartient à une personne obligeante qui, toutefois, ne leur permettrait pas d'user de cette somme.

Henriette avait épuisé toutes les consolations que pouvait lui suggérer son affection pour sa cousine; les réponses si péremptoires, si cruellement positives de Dominique lui ôtaient à elle-même toute espérance.

Elle regardait avec une douleur muette cette femme si bonne et si cruellement éprouvée, cette mère qui allait perdre son fils, cette malade qui manquait des

choses les plus nécessaires, et elle pensait dans le secret de son âme :

— Oh ! que ne suis-je riche !

— Mon Dieu ! ayez pitié de nous, car notre malheur ne peut aller plus loin ! s'écria madame Marignon en s'agitant sur son lit.

Un long silence avait suivi cette exclamation, et il menaçait de se prolonger encore, quand plusieurs coups furent frappés à la porte de la chambre.

Henriette s'élança rapidement avec

le vague espoir qu'un secours inattendu venait à ses amis; mais à peine eut-elle ouvert la porte qu'elle recula d'effroi. Un homme vêtu de noir, des papiers sous le bras, se tenait sur le seuil; derrière lui, deux ou trois personnes robustes, qui semblaient lui servir d'acolytes, se disposaient à entrer, aussitôt que certaines formalités auraient été accomplies par le personnage vêtu de noir.

Henriette avait reconnu un huissier et des recors.

— Un huissier! un huissier chez nous! s'écria Dominique en cherchant du re-

gard quelque objet dont il pût se faire une arme.

Henriette le retint par le *bras*, et la mère, se soulevant à moitié, s'écria d'un ton suppliant :

— Dominique, mon fils, au nom de Dieu, sois calme! ta résistance aggraverait nos maux, ceux de ton père et les miens!

— Un huissier chez mon père! répéta le jeune homme en frémissant de rage.

Cependant les prières si puissantes

d'Henriette, les ordres pressants de madame Marignon parvinrent à dompter sa colère ; il se laissa tomber sur une chaise en se couvrant les yeux.

Pendant ce temps l'huissier avait cherché prudemment un asile derrière ses vigoureux compagnons, et il semblait attendre que l'effet produit par sa présence fût un peu adouci pour exposer le but de sa visite. Voyant qu'il n'avait plus rien à craindre, il commença, sans s'inquiéter autrement des sentiments douloureux qu'excitait sa présence, une sommation officielle d'avoir à payer immédiatement dans ses mains la somme de trois cents francs, montant d'un billet

souscrit par M. Marignon, garçon de recette à la banque de France, ainsi que les frais de poursuite, à défaut de quoi lui, huissier patenté, allait procéder immédiatement à la saisie des meubles et immeubles dudit Marignon, en vertu d'un jugement, etc.

Sans doute cette péroraison avait été prévue, car un morne silence accueillit encore les paroles du fonctionnaire.

Celui-ci comprit sans doute ce que cela signifiait, car après quelques secondes d'attente, il dit froidement à ses acolytes :

— Commençons notre procès-verbal.

Puis il ajouta d'un ton menaçant :

— J'espère qu'on s'abstiendra de toute résistance à la loi ; je me verrais forcé d'employer des moyens...

— Faites votre devoir, monsieur, dit la vieille mère, et pardonnez à mon fils un emportement qui n'a d'autre cause que son affection pour moi.

L'huissier, suivi de ses recors, allait passer dans la chambre voisine pour

commencer la saisie du mobilier, lorsque Dominique se levant tout à coup, les arrèta par un geste presque poli et qui prouvait tout l'empire qu'il savait prendre sur lui-même.

— Un moment, messieurs! s'écria-t-il; il s'agit de savoir si tout est légal dans vos poursuites; vous ne m'avez pas dit au nom de qui vous agissiez...

— Sur ce terrain, nous pourrons nous entendre, répondit d'une voix mielleuse l'officier ministériel rassuré par l'apparence calme du jeune Marignon.

Nous poursuivons au nom de MM. Bidaut et compagnie, négociants, détenteurs actuels du billet souscrit à...

— Bidaut! s'écria Dominique avec indignation, des gens si riches, qui paient aujourd'hui même, en une seule fois, une somme de deux cent mille francs à la banque, peuvent-ils être impitoyables envers un pauvre père de famille....

— Bidaut! dit Henriette à son tour avec une vive expression de joie; M. Gustave Bidaut n'est-il pas le fils de celui qui poursuit ainsi M. Marignon?

— M. Gustave Bidaut est l'associé de

son père, dit l'huissier, et j'agis aussi en son nom.

— Oh ! ce n'est pas possible ! s'écria la jeune fille ; M. Gustave sait par quels liens de sang et d'amitié je suis unie à la famille Marignon ; il n'a pu commander de semblables rigueurs ! quelque obscur employé de ses bureaux aura mal compris ses ordres ; il est impossible que M. Gustave Bidaut...

— Vous le connaissez donc? reprit Dominique avec étonnement.

— Oui, et je veux vous sauver.

— Mais comment se fait-il... demanda la malade.

— Je vous expliquerai cela... plus tard, répondit Henriette avec embarras. Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers l'huissier, je vous jure que M. Gustave Bidaut ne connaît pas les mesures sévères que l'on prend en son nom ; suspendez un moment vos poursuites et je vais le prier moi-même....

L'huissier grimaça un sourire.

— Je ne puis attendre une minute, dit-il en marchant vers la chambre voi-

sien et en faisant signe aux recors; notre temps est précieux.

Quelques instants après, on entendit une voix flegmatique et impassible faire lentement l'inventaire des effets que contenait cette chambre.

Madame Marignon était retombée sur son lit.

Dominique réfléchissait au mystère étrange que contenaient les paroles d'Henriette au sujet du créancier de la famille.

La jeune fille s'était approchée d'une

table et écrivait avec rapidité un billet ainsi conçu :

« Monsieur, si vous m'aimez, venez
» sur le champ.

HENRIETTE. »

Elle cacheta, mit l'adresse de Gustave Bidaut et revint rapidement vers Dominique :

— Tenez, lui dit-elle, portez vite cette lettre à son adresse ; elle vous sauvera tous !

Le jeune homme jeta un regard de défiance sur la suscription et resta immobile.

— Partez, mais partez donc! reprit Henriette avec impatience, il s'agit de l'honneur de votre famille... de la vie de votre mère, ajouta-t-elle plus bas.

— Mais, puis-je savoir...

— J'irai donc moi-même! reprit-elle avec l'accent de la colère en cherchant à lui arracher la lettre.

Dominique ne résista plus; il fit un

geste de reproche, puis, s'élançant dans l'escalier, il disparut pour remplir la mission inexplicable pour lui dont il était chargé.

Restée seule avec sa parente, Henriette lui prodigua les plus touchantes consolations. La vieille femme l'écoutait, sans comprendre la cause de cette subite espérance qu'Henriette exprimait avec tant de chaleur, quand la voix de l'huissier, dans la chambre voisine, la fit tressaillir.

Elle venait d'entendre l'impitoyable fonctionnaire annoncer la saisie des effets de son fils.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

Cet élan de douleur fit crouler tout à coup l'échafaudage de consolations avec lesquelles Henriette cherchait à se rassurer elle-même.

— Et personne, dit-elle avec explosion, personne ne viendra nous secourir!

En ce moment, comme s'il eût entendu cet appel, Joseph Duval entra dans la chambre.

Il était sombre, pensif; Dominique, qu'il avait rencontré sur l'escalier, lui avait tout dit.

— Eh bien ! Joseph, avez-vous réussi ?

— Voilà ce que j'ai pu obtenir de l'association des garçons de banque, dit-il froidement en déposant sur la table une pile d'écus : il y a cent francs.

— Ce n'est pas assez ; il faudrait plus de dix fois cette somme pour sauver tout à fait nos malheureux amis.

Joseph prit la main de sa fiancée et lui dit à voix basse :

— Eh bien, Henriette, ne leur avez-vous pas trouvé déjà un protecteur?

— Quoi ! vous savez?...

— Je sais que M. Gustave Bidaut va venir; je sais qu'il ne restera pas sourd à vos prières; je sais de quel prix vous paierez ce service, je sais que ce sera pour vous une belle occasion de déguiser votre honte sous une apparence de dévoûment... et c'est infâme, Henriette!

Ces terribles reproches, faits d'un ton

sévère et concentré, éclairèrent la jeune fille sur les conséquences d'une action à laquelle, dans la vivacité de ses sentiments, elle n'avait pas réfléchi.

Elle dit avec une expression de terreur :

— Ne m'accusez pas, Joseph! La douleur de ma vieille parente a troublé ma raison, déchiré mon cœur. Je ne voyais qu'une voie de salut, je l'ai prise dans un moment de trouble; j'étais folle : pardonnez-moi!... Mais je ne puis supporter tranquillement le spectacle de tant de maux! Il faut sauver cette malheureuse

famille dont vous et moi nous avons reçu tant de bienfaits!... Oui, continua-t-elle comme entraînée par son exaltation toujours croissante, je pourrais, je crois, sacrifier ma vie, mon honneur, mon avenir à celui qui les sauverait!

— Eh bien! je les sauverai, moi, s'écria Joseph, dont les traits prirent tout à coup une expression de détermination sauvage. Henriette, souvenez-vous des paroles que vous venez de prononcer!

— Je ne les rétracte pas. Cependant par quels moyens...

— Qu'importe ! je les sauverai.

Il sortit sans écouter les deux femmes qui le rappelaient.

— Que va-t-il faire ? dit Henriette avec inquiétude.

La voix monotone de l'huissier ne put la retirer de l'état de torpeur dans lequel elle était plongée.

— *Item*, disait l'homme de la justice en continuant à dicter son inventaire, une montre d'argent...

— La montre de mon mari! murmura madame Marignon tristement, celle qu'il portait le jour de notre mariage, celle qu'il a donnée à Dominique le jour de sa fête...

Henriette restait impassible; l'épouvante parlait en ce moment plus haut que la douleur dans son âme.

Cependant elle prêta l'oreille; un bruit de pas se faisait entendre dans l'escalier, mais les pas au lieu d'être légers et précipités, comme ceux d'un jeune homme qui sent la nécessité de se hâter, étaient lents et lourds comme ceux d'un

vieillard, qui marche péniblement, écrasé sous un fardeau pesant.

En effet c'était Marignon qui, en revenant de faire sa recette dans la ville, avait pris un moment sur ses occupations pour embrasser sa vieille compagne.

Il ployait sous le faix d'un énorme sac d'or; dans sa main était un grand portefeuille, rempli de billets de banque; il portait plus d'un million.

Il déposa, presque sans y penser, sa précieuse charge sur la table, et s'avança vers le lit de la malade :

— Je n'ai qu'un instant à te donner, ma bonne, dit-il, voilà l'heure où je dois rentrer à la Banque pour recevoir les paiements retardés; mais tu me sembles bien pâle!... Henriette, pourquoi ces larmes? que se passe-t-il donc ici?

Les deux femmes gardèrent un morne silence.

L'huissier qui entra dans la chambre, pour continuer la saisie, se chargea de la réponse.

Marignon sembla d'abord écrasé par ce nouveau coup; puis tout à coup se re-

dressant avec une indicible expression de désespoir :

— C'est donc vrai ! s'écria-t-il ; tous les malheurs à la fois !... mon fils perdu ! ma femme mourante sans secours, et moi déshonoré aux yeux de mes camarades ! ma signature protestée, mes meubles saisis... Grand Dieu ! à quoi donc sert la probité ?

— A donner du courage pour souffrir ! dit sa femme d'une voix faible en lui ouvrant les bras.

Marignon s'y précipita et les deux vieux époux confondirent leurs larmes.

Cependant l'huissier continuait tranquillement sa besogne, et Henriette, dont chaque minute augmentait l'anxiété mortelle, rappela le bonhomme à lui-même.

— Il n'y a pas de temps à perdre, dit-elle, n'avez-vous aucun moyen...

— Je compte seulement sur la caisse commune...

— Voilà ce que Joseph a pu obtenir de vos camarades.

Elle désigna la pile d'écus restée sur la table; un sourire de reconnaissance

effleura les lèvres frémissantes de Marignon :

— Les braves gens ! dit-il.

L'huissier dont l'œil de chat venait d'apercevoir cette petite somme, s'approcha furtivement et vint s'en emparer presque dans la main du vieillard ; puis il dicta au clerc qui écrivait l'inventaire, le chiffre de cette somme parmi les objets saisis.

Un éclair d'indignation passa sur les traits de Marignon ; cependant il se contint et murmura d'un ton résigné :

— Je dois tout souffrir! je suis dans mon tort; un billet protesté!

Puis il continua :

— Il ne me reste plus qu'une ressource; c'est d'aller trouver ce M. Durand qui a fait mon cautionnement, et de lui demander à mains jointes la permission de disposer pendant quelque temps d'une partie de cette somme. Je quitterai la banque, mais je ne serai pas déshonoré....

— Eh bien, monsieur, hâtez-vous de tenter cette démarche! Vous le voyez,

cet homme rapace semble ne pas vouloir laisser à votre femme le lit sur lequel elle est couchée; il faut qu'à l'instant même....

En ce moment trois heures sonnèrent à l'horloge de la paroisse des Petits-Pères; le son de la cloche fit tressaillir Marignon.

— Les affaires de la banque avant les miennes, dit-il avec résolution; si je remplis aujourd'hui mon devoir pour la dernière fois, il faut que je le remplisse dans toute sa rigueur. Je ne puis rester plus de quelques minutes ici. Ce soir, je tenterai....

Il s'interrompit, l'huissier, enhardi par la facilité avec laquelle il s'était emparé de l'argent provenant de la caisse des garçons de recette, rôdait d'un air indécis autour des immenses richesses qui chargeaient la table.

Marignon s'écria en le repoussant avec énergie :

— Malheureux! c'est l'argent de la Banque!

L'huissier recula; battu de ce côté, il se mit à désigner au clerc chaque pièce du chétif mobilier.

Pendant ce temps, Marignon, revenant au sentiment de l'exactitude pointilleuse qui ne le quittait jamais dans l'accomplissement de son devoir, comptait avec rapidité l'or et les billets accumulés devant lui, afin de s'assurer qu'il n'avait commis aucune erreur dans ses calculs.

L'or et l'argent résonnaient dans ses mains sans qu'il songeât que la millième partie de ce qu'il touchait pouvait le rendre le plus heureux des hommes.

— *Item*, reprit l'huissier de sa voix monotone, une table en chêne, estimée deux francs cinquante....

— La table sur laquelle nous avons pris nos repas depuis vingt ans, murmura la malade.

— Cent cinquante-sept mille, marmotta le garçon de caisse en déposant sur la table saisie une liasse de billets de banque.

Il ajouta sur un autre ton :

— Pauvre femme ! reprends courage.

Et il continua de compter.

— *Item*, reprit l'inexorable huissier,

un lit en noyer, garni de ses matelas....

— Votre femme est évanouie! dit Henriette en voyant la malade pâle et sans mouvement.

Marignon courut à elle, l'embrassa en pleurant et revint à la table, comme entraîné par une force irrésistible.

— Cinq cent trente-trois mille..... au nom de Dieu, Henriette, secourez-la..... plus, dix mille...

— Mon Dieu! si elle allait mourir!

Le vieillard s'interrompit à peine une seconde.

— Mourir ! répéta-t-il ; oh ! non, Henriette, ayez pitié d'elle ; je lui ai vu souvent de pareilles faiblesses : elle va reprendre ses sens dans quelques instants... Neuf cent deux mille et vingt mille...

Il acheva son calcul et vint embrasser encore une fois sa femme, toujours sans connaissance.

A travers les expressions de tendresse qu'il lui prodiguait, on eût distingué ces paroles mêlées par forme d'interjections à chacune de ses phrases.

— Une erreur de cinq francs... à mon avantage... Comment cela s'est-il fait?

L'horloge sonna le quart.

— Je devrais depuis longtemps être à la Banque, dit le vieillard avec précipitation en chargeant sur ses épaules l'énorme poids qu'il avait peine à soulever; Joseph, qui s'est tant occupé de nos affaires, a sans doute besoin de moi. Je retourne à mon devoir... Henriette, ma chère enfant, aie soin de ma pauvre femme qui t'aime tant; je reviendrai dans une heure.

Il sortit rapidement, et pendant qu'il descendait l'escalier on eût pu l'entendre répéter :

— Cinq francs de trop! Il n'y a que ce jeune caissier de la maison Nauret qui ait pu commettre cette erreur! Le pauvre garçon serait obligé de supporter sur ses appointements la perte de ces cinq francs ; je les lui rendrai!

Cependant les angoisses d'Henriette continuaient; ni Dominique, ni Joseph ne revenaient.

Madame Marignon n'avait pas repris connaissance; elle frissonnait seulement par intervalles au son lugubre de la voix de l'huissier, qui poursuivait son procès-verbal.

Enfin Dominique rentra, mais seul.

Henriette courut au devant de lui.

— Eh bien ?

— M. Gustave était allé au bois se promener à cheval. J'ai laissé votre lettre, dont j'ignore le contenu. Ce soir sans doute...

— Ce soir il sera trop tard... Mon Dieu, qui donc vous sauvera ?

— Moi ! dit une voix brève derrière elle.

C'était Joseph qui rentrait à son tour; il avait les cheveux en désordre, les traits décomposés, les yeux brillants d'un feu étrange, mais il cachait sous un pan de son habit gris un sac d'argent qu'il déposa sur la table avec bruit.

— Je tiens ma promesse; dit-il à Henriette et à Dominique, qui le regardaient sans oser croire à tant de bonheur.

— Mais, mon ami, comment avez-vous pu...

— J'ai retiré mon cautionnement, dit Duval d'un ton sec, sans ajouter aucune explication.

Henriette sentit que ces paroles pouvaient couvrir un mensonge, et elle devint pensive.

Dominique, qui n'avait pas cet instinct de femme si sûr et si pénétrant, s'abandonnait à la joie la plusdélirante.

Joseph ouvrit le sac, et dit à l'huissier tout ébahi :

— Le total de ce que vous doit M. Marignon ?

L'homme de loi, sûr d'être payé, n'en demanda pas davantage et se mit à griffonner des chiffres.

Pendant ce temps, Duval avait alligné sur la table plusieurs piles d'écus.

— Voici le prix de votre remplaçant, dit-il à Dominique; les quatre heures ne sont pas sonnées encore; vous avez le temps d'aller sommer votre camarade de tenir sa parole. Partez.

— Mais mon père...

— Votre père, s'il était ici, refuserait d'accepter une pareille somme ; il faut lui forcer la main. Que tout soit fini avant son retour.

Dominique l'embrassa chaleureusement.

— Oh! vous méritez tous les bonheurs de la terre, s'écria-t-il; vous valez mieux que moi!

Le bienfaiteur se dégagea sans répondre; Dominique prit l'argent et disparut.

Pendant ce temps, l'huissier avait fini son calcul; Joseph en deux coups de main eut compté la somme nécessaire;

l'huissier et les recors disparurent à leur tour.

La famille Marignon n'avait plus rien à craindre.

Henriette et Duval restèrent un moment silencieux l'un vis à vis de l'autre.

— Eh bien! Henriette, j'ai tenu ma parole, tiendrez-vous la vôtre?

— Joseph, expliquez-moi...

— Rien ici. Il faut que je vous parle chez vous, dans une heure.

— Mais...

— Il le faut.

Et il s'éloigna sans la regarder.

— Oh ! j'entrevois dans tout ceci quelque chose d'affreux ! dit Henriette en se rapprochant de madame Marignon évanouie.

CHAPITRE TROISIÈME.

—

LE VOL

III

Le vol.

La nuit tombait, une nuit d'hiver, froide et humide.

Henriette avait quitté depuis quelques instants la famille Marignon et se pro-

menait avec anxiété dans sa petite chambre; elle écoutait par intervalles les bruits de la rue, mêlés au cliquetis de la pluie, qui fouettait les toits du voisinage.

Quoique la jeune fille eut encore devant les yeux les scènes touchantes de la journée, elle ne semblait pas partager la joie qu'elle avait vue briller un instant auparavant sur les traits de sa parente et de Dominique.

Comme nous l'avons dit, elle avait d'horribles soupçons qu'elle n'osait s'avouer à elle-même.

Les paroles et les actions de Joseph, l'inconcevable facilité avec laquelle il avait trouvé, lui, pauvre et sans amis, la somme dont la famille Marignon avait besoin, tout contribuait à jeter Henriette dans d'affreuses incertitudes.

Quelques coups légers et précipités, frappés à la porte, redoublèrent son émotion.

Elle voulut se lever, mais ses jambes fléchissaient sous elle.

— C'est moi, dit une voix bien connue.

Henriette fit un effort sur elle-même et alla ouvrir.

Un homme, enveloppé d'un manteau, entra dans la chambre sans rien dire.

Henriette eut peine à reconnaître Joseph Duval, tant son extérieur était changé.

Ses cheveux, qu'il avait l'habitude de porter longs et bouclés autour de la tête, avaient été coupés en brosse; les favoris chatains, qui encadraient si bien sa figure un peu maigre, avaient entièrement disparu.

Une espèce d'animation fiévreuse colorait ses joues pâles d'ordinaire; ses yeux eux-mêmes semblaient avoir passé du bleu clair, leur couleur naturelle, au bistre foncé des yeux espagnols.

De plus, l'habit gris à la française et le chapeau à cornes des garçons de recette avaient été remplacés par une redingote noire et un chapeau rond.

Dans cet équipage, Joseph était presque méconnaissable, même pour ceux qui l'avaient vu peu d'instants auparavant.

A la lueur d'une chandelle fumeuse, Henriette le reconnut.

Duval, écartant son manteau, déposa sur la table un paquet assez volumineux qu'il avait porté sous le bras.

— Eh bien! Henriette, demanda-t-il d'une voix sourde, comme s'il eût craint que ses paroles fussent entendues, tous les vœux de nos amis communs sont-ils comblés?

— J'ai laissé Dominique et sa mère au comble de la joie.

— C'est bien, reprit Joseph d'un ton

laconique; et maintenant, ma chère, nous nous sommes assez occupés des affaires des autres pour que nous nous occupions enfin des nôtres.

Il s'assit et fit signe à la jeune fille de venir prendre place à son côté.

Henriette, toujours en proie à cette terreur dont elle ne comprenait pas parfaitement la cause, n'osait l'interroger.

Ils restèrent ainsi quelques secondes.

Joseph, se méprenant sur l'expression

du regard effaré qu'Henriette attachait sur lui, dit avec un sourire pénible :

— Je le vois, mon amie, ces changements vous étonnent; mais n'étant plus garçon de banque, je n'ai plus le droit d'en porter le costume.

— Ce que vous m'avez dit au sujet de votre cautionnement est donc vrai? demanda la jeune ouvrière avec une joie naïve.

Joseph la regarda fixement avant de répondre.

Tout à coup il sembla sortir de ce calme factice qu'il avait montré jusque là; saisissant la main d'Henriette, il reprit d'un ton saccadé :

— Henriette, je n'emploierai pas de périphrases pour vous apprendre la vérité, car le temps presse; le moment qui s'écoule va décider de notre sort à tous deux. Ecoutez-moi... n'est-il pas vrai que votre bonheur serait de vivre dans l'opulence, d'éclipser ces femmes dont vous me parliez hier avec tant d'enthousiasme? N'est-il pas vrai, quand ce jeune homme si riche et si fier de ses richesses a voulu vous tenter par des offres brillantes,

qu'au fond de votre cœur, la voix de la coquetterie vous criait de céder, et que vous envisagiez avec terreur la misère avec moi?

— Joseph...

— Ne nous trompons pas, Henriette; je vous l'ai dit, ce moment est solennel. Faites votre confession devant moi, faites-la tout entière, car je vais aussi faire la mienne, et soyez sûre que vous ne serez pas la plus coupable!

— Eh bien!... c'est vrai.

— Je l'avais deviné, murmura Joseph.

Une satisfaction étrange se peignit sur son visage; il reprit du même ton :

— Aujourd'hui, Henriette, au moment où la famille de votre parente courait un si grand danger, n'avez-vous pas dit que vous consacreriez toute votre existence à celui qui la sauverait?

— Je ne savais ce que je promettais dans ce moment affreux!

— Qu'importe à celui qui a ramassé

cette promesse et qui a joué son existence sur ce mot de votre bouch!

— Je l'ai dit, répliqua la jeune fille si bas qu'on put à peine l'entendre.

Joseph Duval se redressa :

— Eh bien, Henriette, j'ai sauvé la famille Marignon et je viens réclamer votre promesse. Henriette, vous aimez la richesse et les jouissances qu'elle donne; suivez-moi donc, car je suis riche maintenant, je puis satisfaire tous vos caprices, si nombreux qu'ils soient. Ceci, ajouta-t-il à voix basse en désignant le

paquet qui était resté sur la table, ceci contient des billets de banque, la fortune d'un grand seigneur, du luxe, de l'éclat, de l'orgueil... Et voyez, voyez encore! continua-t-il en plongeant la main dans la poche de sa redingote et en la retirant pleine d'or.

— Malheureux! qu'avez-vous fait? dit Henriette en reculant jusqu'à l'autre bout de la chambre.

Le garçon de recette se mit à trembler et à pâlir; son audace se brisa tout à coup devant le dégoût qu'il inspirait à sa fiancée.

— Henriette, ne me méprisez pas! reprit-il d'un air suppliant; il a fallu de terribles angoisses pour que j'en vinsse à ce crime! Mais la tentation s'est trouvée trop puissante pour l'affamé qui voit tout près de sa bouche le fruit savoureux destiné à d'autres. J'avais la passion profonde, énergique, irrésistible de l'or, et la fatalité, comme pour se jouer de moi, m'avait placé dans une condition où ce funeste instinct était soumis à chaque instant aux plus pénibles combats. J'ai souffert longtemps; je vivais pauvre et misérable sur les trésors dont je n'étais que le gardien; ces sacs précieux que je portais chaque jour m'écrasaient sous leur poids et me brûlaient

les mains. La nuit, dans mon bouge, je rêvais des coffres remplis d'or et d'argent où je puisais à pleines mains et qui étaient à moi. Le tintement de l'or bruissait sans relâche à mes oreilles, moi qui possédais à peine de quoi satisfaire aux premiers besoins de la vie! Comprenez-vous, Henriette, ce supplice lent, continuel et auquel je n'avais pas même le courage d'échapper en changeant d'état ? Et cependant, Henriette, continua-t-il avec plus de chaleur, je commençais à croire que l'habitude, la raison, le sentiment de probité qui est au fond de mon cœur, pourraient me faire surmonter ces tentations cruelles, que je finirais par devenir aussi insensible en présence de

ces richesses que l'honnête vieillard dont nous avons vu ce matin le désespoir... J'avais établi dans mon âme l'équilibre entre le devoir et ma fatale passion, mais il ne fallait qu'un grain de sable pour faire pencher la balance du mauvais côté; ce grain de sable c'est vous qui l'avez jeté...

— Moi! cela n'est pas, cela n'est pas!

— Vous, répliqua son interlocuteur avec autorité; souvenez-vous de ce qui s'est passé... La fortune était nécessaire à votre bonheur, je le savais; vous aviez été sur le point de me sacrifier à la for-

tune, de vous sacrifier vous-même. Puis le hasard s'est chargé de me fournir un moyen de faire taire les derniers reproches de ma conscience ; c'était pour sauver une famille entière que j'ai volé la banque !

Henriette ne put retenir un cri :

— C'était donc vrai ?

— Oui, tout est vrai, Henriette, reprit-il avec volubilité comme pour achever plus vite ces pénibles aveux ; l'argent que j'ai remis à la famille Marignon ne pouvait provenir de mon cautionnement,

qui, comme vous le savez, ne m'appartenait pas. Pendant cette journée j'ai été chargé, outre diverses autres sommes importantes, de recevoir les deux cent mille francs que la maison Bidaut devait à la Banque ; quand votre désespoir m'a décidé à ce... crime, j'ai pris sur cet argent les fonds nécessaires à nos amis. La peine qui me menace ne peut être plus sévère pour une somme énorme que pour quelques écus... J'ai tout emporté... je suis certain de gagner la frontière de Belgique sans être découvert...

— Misérable ! mais vous laisserez planer les soupçons du crime sur l'infortuné

vieillard qui reçoit, sans le savoir, vos funestes bienfaits, sur moi peut-être qui ai le malheur de vous aimer !

— Marignon n'a rien à craindre, dit Joseph en tirant de sa poche un portefeuille qu'il déposa sur la table ; ce portefeuille que j'ai oublié de laisser dans ma chambre et que j'ai l'intention de faire parvenir demain à la banque, avant qu'on se soit aperçu de ma fuite, contient un aveu signé de ma main qui décharge Marignon de tout soupçon de complicité avec moi ; d'ailleurs la probité de votre parent est si connue, que personne n'oserait l'accuser... Quant à vous,

Henriette, vous allez me suivre... vous partagerez en pays étranger mon opulence, mon bien-être...

La jeune fille fit un nouveau geste d'horreur.

— Plutôt mourir! s'écria-t-elle.

Joseph fut atterré.

— Et c'est pour moi que vous avez fait cela? reprit Henriette avec énergie. De quel droit, monsieur, osez-vous interpréter ainsi la vanité passagère d'une pauvre jeune fille qui ne savait pas vous cacher

ses pensées même les plus coupables? De quel droit, parce qu'elle a été tentée un moment, venez-vous associer son nom à l'action la plus infâme et la plus flétrissante, à un vol? Pourquoi donc avez-vous désespéré de ma force et de mon courage?... Oh! laissez-moi, laissez-moi! je ne veux pas tomber avec vous dans l'abîme que vous avez ouvert pour tous les deux... Partez, partez bien vite, ou j'appelle au secours!

— Me serais-je trompé? murmura Joseph tout pensif.

Mais sans doute il croyait s'être trop

avancé pour pouvoir reculer. Il s'empara vivement du bras de sa fiancée :

— Il faut me suivre, dit-il d'un ton menaçant ; c'est pour vous que le crime a été commis, il faut que vous en supportiez votre part.. Une voiture attend à quelques pas d'ici ; demain, quand on s'apercevra du vol, nous serons près de la frontière et on ne pourra plus nous atteindre. Toutes les mesures sont prises, partons...

Il voulait l'entraîner, mais elle résista et se cramponna fortement aux meubles.

— Jamais ! s'écria-t-elle, vous me tue-

rez, mais vous ne me forcerez pas à devenir la compagne d'un...

— Reprochez-moi tout haut l'infamie dont je me suis rendu coupable pour vous, mais vous ne m'échapperez pas... il faut que j'aie le prix de mon crime! Henriette, je vous enlèverai de force s'il le faut, et nous verrons si vous aurez le triste courage de me trahir par vos cris!

Aussitôt il saisit dans ses bras la taille élancée de la jeune fille, qu'il enleva comme une plume.

— Au secours! au secours! s'écria-t-elle.

Joseph l'emportait avec une sorte de frénésie.

— Au secours ! répéta-t-elle.

Au moment où Duval allait franchir la porte avec son fardeau, cette porte s'ouvrit brusquement.

Un homme dont il était impossible de distinguer les traits s'élança dans la mansarde en s'écriant :

— Qui donc appelle au secours ?

Les bras de Joseph se détendirent.

Henriette délivrée se trouva sur ses pieds; elle alla tomber dans les bras de l'inconnu en disant avec un ton déchirant :

— Au nom de Dieu ! protégez-moi !

Le visiteur, tout étonné d'un semblable accueil restait immobile à l'entrée de la chambre, sans comprendre ce qui se passait.

Henriette continuait à invoquer son appui, mais sans dire quel ennemi elle avait à redouter.

Joseph prit le flambeau et l'éleva ra-

pidement pour reconnaître l'intrus qui venait ainsi se jeter à la traverse de ses projets ; c'était le dandy de la veille, Gustave Bidaut.

CHAPITRE QUATRIÈME.

—

LA LUTTE

IV

La lutte.

Le jeune négociant jetait des regards ébahis sur Duval et sur Henriette ; ces trois personnes restèrent frappées de surprise en se reconnaissant mutuellement.

— Que venez-vous faire ici, monsieur? demanda Joseph d'un ton impérieux.

Henriette s'était éloignée brusquement de Bidaut.

Celui-ci resta quelques secondes sans répondre, puis souriant d'un air goguenard :

— Ce que je viens faire ici? répéta-t-il en jouant avec la badine à pomme d'or qu'il tenait à la main ; tout à l'heure j'aurais cru pouvoir vous le dire à peu près; mais, en ce moment, j'avoue franchement que je n'en sais rien.

— Il y a là quelque mystère que l'on me cache, dit Joseph d'un ton sombre en regardant Henriette.

Cependant, après un moment de réflexion, Henriette parut frappée d'un souvenir :

— Monsieur, dit-elle au dandy, qui avait pris un air de malice moqueuse de crainte d'être lui-même le jouet de quelque mystification, n'est-ce pas mon billet qui vous a fait venir?

— Un billet ! répéta Joseph.

— Et que serait-ce autre chose, ma

belle enfant, dit Gustave Bidaut, puisque vous avez eu la barbarie de me défendre votre porte? Il a fallu cette invitation pressante, formelle, pour me décider à venir à cette heure et par un temps pareil; aussi la réception que je reçois...

— Monsieur, reprit vivement la jeune fille, lorsque je vous ai écrit, il s'agissait d'une pauvre famille dont le sort dépendait de vous, et, dans ma précipitation, j'avais oublié de vous dire que ce n'était pas ici, mais bien dans la maison même de mes protégés que je devais vous recevoir... Néanmoins, puisqu'une erreur vous a conduit chez moi, j'ose réclamer

votre appui contre cet homme que vous voyez là et que j'ai eu le malheur d'appeler mon fiancé... J'espère, ajouta-t-elle en regardant Joseph avec une expression significative, qu'il sentira le danger de certaines... rencontres!

Le dandy ne pouvait apprécier la véritable portée de ces paroles; cependant il se redressa d'un air de suffisance, passa fièrement devant Joseph, et, déposant ses gants et son chapeau sur la table, il se mit à brandir sa cravache en disant d'un ton dégagé :

— Je suis à vos ordres, ma belle amie; de quoi s'agit-il?

Mais Joseph était trop préoccupé pour faire attention aux bravades du jeune négociant.

Il s'approcha d'Henriette et reprit à voix basse :

— Vous l'aimez donc?

— Que vous importe? il me défendra contre vous... Fuyez, pendant que vous le pouvez encore.

— Elle l'aime! murmura Joseph avec désespoir; ainsi donc j'ai commis un crime inutile!

Un nouveau silence régna dans la chambre.

Joseph restait à l'écart.

Henriette pleurait et sanglotait sans prononcer une parole.

Bidaut, qui d'abord avait attendu l'explication de cette scène, regardait tantôt l'un tantôt l'autre des assistants, et semblait fort embarrassé de sa contenance.

— Je crains, mademoiselle, dit-il enfin, d'être tombé au milieu d'une de ces

querelles intimes dans lesquelles un étranger joue d'ordinaire un rôle assez triste. Si donc je ne puis vous être utile, permettez-moi...

— Non, non, ne me quittez pas! dit Henriette avec vivacité; je serais perdue.

Bidaut hésitait.

Cependant il se rassit et croisa les jambes en disant avec une gaîté forcée :

— Eh bien, mademoiselle, j'attends vos ordres, et quand il vous plaira...

Puis il se mit à siffloter avec impatience une cavatine d'opéra italien.

Pendant ce temps Henriette s'était avancée vers Joseph et lui parlait à voix basse avec chaleur; on eût dit qu'elle employait tantôt les menaces et tantôt les prières pour le pousser à quelque grande détermination.

Plusieurs fois elle lui prit la main et la serra en frissonnant.

Joseph, au contraire, restait morne, les bras pendants, le front appuyé contre la muraille.

A la lueur incertaine de la misérable chandelle qui éclairait la mansarde, on voyait ses yeux fixes dans leurs orbites comme ceux d'un cataleptique.

Il ne répondait pas une parole ; seulement de temps en temps il faisait un signe d'épaules qui pouvait se traduire par ces mots :

— Je suis prêt à tout.

Henriette ne se rebutait pas, et cette scène menaçait de se prolonger ; tout à coup Gustave Bidaut, qui depuis un moment avait cessé de chanter à-demi-voix,

se leva brusquement et s'avança vers la porte dans le but bien arrêté cette fois de quitter la chambre. Henriette tourna la tête et vit le dandy cacher sous son habit un objet dont elle ne put reconnaître la forme.

— Mademoiselle, dit-il, avec un embarras qui contrastait avec son aisance ordinaire, je crains.... ma présence ici peut être importune... Je reviendrai dans quelques instants...

Et en parlant ainsi, il s'approchait insensiblement de la porte.

Henriette voulut le retenir.

— Monsieur, reprit-elle, j'avais compté sur vous pour me conduire...

— Je reviendrai, dit Gustave Bidaut en ouvant la porte, qu'il s'empressa de refermer sur lui.

Puis on entendit la clé tourner deux fois dans la serrure.

Le grincement du fer tira Joseph de son anéantissement moral.

Il s'élança d'un bond vers la porte :

— Ouvrez ! ouvrez! s'écria-t-il.

On ne répondit pas, mais on retira la clé, et on descendit précipitamment l'escalier.

Les deux fiancés étaient enfermés.

Henriette se mit à trembler; Joseph d'abord frappé de stupeur, dit enfin en désignant la table :

— Le portefeuille! où est le portefeuille?

Et, sans attendre de réponse, il se laissa tomber sur un siége en murmurant :

— Ah! je comprends tout.

— Joseph! que s'est-il donc passé? Pourquoi...

— Plus d'espoir, Henriette; ce portefeuille que j'avais laissé là, sur la table, est celui-là même qui contenait les billets de banque de la maison Bidaut. Ce jeune homme l'a reconnu, il l'a ouvert pendant que vous cherchiez à ébranler ma résolution, et il a lu l'écrit dans lequel je faisais l'aveu de mon crime pour mettre à l'abri de toutes poursuites le vieux Marignon. Sans doute il va donner l'alarme, et me faire arrêter.

A cette nouvelle, Henriette, malgré l'horreur qu'elle éprouvait pour le crime de son fiancé, se sentit prise d'une pitié profonde.

Du moment qu'elle vit Duval perdu sans ressources, cet héroïsme de dévoûment qui semble instinctif chez les femmes, se réveilla subitement en elle.

Elle envisagea la situation avec cette lucidité d'esprit que donne souvent l'imminence du péril.

— Joseph, dit-elle d'un ton ferme, réfléchissez bien; ne vous reste-t-il au-

cune chance de salut? N'arrive t-il pas souvent que les garçons de recette, pressés par l'heure, ne rendent que le lendemain à la banque les fonds touchés dans la journée? ne pouvez-vous demain donner cette excuse?

— Mais ce billet, qui contient l'aveu formel de ma faute.....

— M. Bidaut a promis de revenir; nous l'implorerons, nous le supplierons et il déchirera ce fatal papier.

— Oui, mais il faudrait pour cela que

je pusse restituer intégralement la somme prise à la Banque...

— Ne l'avez-vous pas sur vous?

— Il manque ce que j'ai remis aux Marignon, et cet argent, les Marignon ne peuvent le rendre; vous savez bien qu'ils ne l'ont plus.

— Oh! mon Dieu, et nous sommes enfermés!

Elle se souvint que, peu de temps auparavant, une seconde clé de sa chambre

avait été égarée dans quelque coin obscur de la mansarde.

Elle annonça cette espérance à Joseph, qui venait de retomber dans sa morne insensibilité et elle se mit à fouiller avec activité son pauvre mobilier, bouleversant dans son trouble ses armoires et ses effets.

Enfin elle poussa un cri de joie.

— La voici ! s'écria-t-elle en élevant la bienheureuse clé au-dessus de sa tête.

Elle eut bientôt ouvert la porte ; puis revenant à Joseph :

— Partez, dit-elle. Sans doute le concierge a reçu l'ordre de ne pas vous laisser sortir ; mais de la fenêtre qui donne sur l'escalier du premier étage, vous pourrez vous élancer dans la cour d'une maison voisine... Partez donc, on va venir ; j'entends du bruit ; peut-être...

— Non, dit Joseph d'une voix ferme sans bouger de place.

— Malheureux ! mais vous n'y songez pas ? la prison, le bagne !...

Ces paroles étaient prononcées avec tant de terreur que Joseph sembla chanceler dans sa détermination.

— Vous m'aimez donc? demanda-t-il.

— Eh bien! oui, je vous aimais, répondit la jeune fille avec égarement, je vous aime encore, et c'est à cause de cela que je crains pour vous la honte, l'infamie! C'est pour cela que je vous supplie à genoux...

Le garçon de recette la pressa sur son cœur avec frénésie.

— Eh bien, Henriette, je partirai, je quitterai la France, mais à une condition ; c'est que, le jour où je serais en sûreté à l'étranger, vous viendriez me joindre au premier signe, au premier mot... Faites-moi ce serment, Henriette, et je pars.

Henriette hésita.

Ses membres étaient contractés par des spasmes nerveux ; ses lèvres étaient décolorées.

— Oui, dit-elle enfin en désignant le paquet de billets de banque que Joseph

tenait caché sous son manteau, mais je ne puis épouser un...

Elle s'arrêta toute frémissante.

— Je jure solennellement que je restituerai cette somme, aussitôt que je le pourrai sans compromettre personne!

— Et moi je jure d'aller vous rejoindre, quelque soit le lieu où vous serez, quand vous m'appelerez... Partez donc, et que le ciel ait pitié de vous! Soyez digne de moi.

Ils se jetèrent en pleurant dans les bras l'un de l'autre.

— Adieu, Joseph.

— Adieu, Henriette. Pardonnez-moi, car je réparerai ma faute... Vous n'oublierez pas votre promesse!

Il s'arracha de ses bras et voulut sortir; mais quelqu'un entrait en ce moment et Joseph se trouva face à face avec Marignon.

Les deux jeunes gens restèrent comme frappés de la foudre.

Cependant rien dans l'extérieur et la contenance du vieux garçon de recette

ne pouvait faire supposer qu'il sût la vérité.

Aussitôt qu'il eut reconnu Joseph, il lui prit la main en s'écriant avec une gronderie affectueuse :

— Te voilà donc, méchant enfant? je te cherche depuis deux heures sans pouvoir te trouver ! Je me doutais bien que je finirais par te découvrir chez la jolie Henriette... Comment ! monsieur se mêle de me rendre les plus grands services, et il se cache pour échapper à mes remerciements!... C'est mal, Joseph, reprit-il avec des larmes dans la voix, de

ne pas vouloir que ton vieil ami te dise combien il est reconnaissant de tes bienfaits. J'avais laissé ma pauvre famille dans la désolation, pendant que je songeais aux affaires de la banque, qui, vois-tu bien, Joseph, doivent passer avant tout, et en rentrant chez moi, dévoré d'inquiétudes et de chagrin, je trouve que la chance a changé. Nos meubles sont à leur place, plus d'huissier; Dominique sautait de joie en me montrant l'acceptation de son remplaçant; ma pauvre femme elle-même était toute joyeuse et le bonheur lui avait presque rendu la santé; et c'est toi qui as fait tout cela!... et tu ne veux pas que je te dise que tu es un brave et géné-

reux jeune homme, que j'aime autant que mon fils!....

En parlant ainsi, le digne vieillard couvrait de baisers les mains de Joseph. Celui-ci recevait ces caresses d'un air interdit, sans oser lever les yeux, sans prononcer une parole.

Henriette écoutait si quelque bruit particulier ne se faisait pas entendre dans la rue.

Marignon ne remarqua pas l'embarras de l'un et la préoccupation de l'autre; il s'assit de l'air d'un homme qui a tout son temps à lui :

— Explique-moi donc comment la chose s'est passée? reprit-il, comment as-tu pu décider M. Durand, qui a bien voulu faire notre cautionnement, à te laisser disposer de cette somme, et surtout comment as-tu fait pour en obtenir si vite le paiement?... Pauvre garçon, ajouta-t-il en suivant le fil de ses idées, te voilà sans emploi maintenant! tu t'es sacrifié pour nous, tu as bien compris que je ne pouvais plus quitter la banque, moi; que perdre ma place c'était mourir? Que veux-tu, voilà vingt ans....

Henriette l'interrompit vivement.

— Joseph vous expliquera tout ceci...

demain... En ce moment une affaire pressante...

— Il ne me quittera pas comme cela, dit Marignon avec chaleur ; que diable, je sais bien quelles affaires il peut avoir ! je vois ce que c'est, Joseph, tu veux aller faire ta caisse et tout préparer pour que tes comptes soient en règle demain lorsqu'il faudra les rendre. Mais ne t'inquiète pas, mon ami ; ce soir, ne te voyant pas à ton bureau, et pensant bien que si tu manquais à ton devoir, c'était pour mes affaires que tu courais, j'ai fait ta caisse moi-même ; je sais les sommes que tu devais recevoir, et, quoique je n'aie pu vérifier l'état du

numéraire, j'ai écrit moi-même sur ton registre..

— Que dites-vous? vous n'avez pas fait cela! s'écria Joseph qui comprenait quelles suites funestes cette action pouvait avoir pour Marignon.

Le bonhomme le regarda tout ébahi.

— Est-ce que tu deviens fou! s'écria-t-il; mais dans les moments de presse, nous nous rendons souvent les uns les autres le même service... il n'y a là rien que de fort ordinaire.

En ce moment des coups violents et précipités ébranlèrent la porte de la pauvre rue.

— Ce sont eux! s'écria Henriette; fuyez! fuyez!...

— Mais, dit Joseph dans une angoisse inexprimable, puis-je laisser ce Marignon...

L'épouvantable vérité apparut enfin aux yeux du vieux garçon de recette.

Il se jeta sur Joseph en s'écriant d'une voix terrible :

— Malheureux ! tu as volé la Banque !

Joseph voulut se dégager, mais Marignon était robuste encore et son respect religieux pour les propriétés de la Banque doublait ses forces.

La lutte dura quelques instants ; déjà des pas et des clameurs confuses rétentissaient dans la maison.

Enfin, par un furieux effort, Joseph parvint à se délivrer, mais le paquet qui contenait la somme volée tomba ; le vieillard, devinant ce qu'il pouvait contenir, s'en empara vivement.

— Fuyez! fuyez! répétait Henriette.

Joseph s'élança vers l'escalier.

Marignon, emporté par son zèle aveugle, oublia les services de Joseph, son amitié, son dévoûment, et courut à sa poursuite.

Tous deux disparurent au milieu de l'obscurité: Henriette éperdue entendit un grand fracas dans l'intérieur de la maison; c'étaient des cris, des menaces, imprécations.

Ne pouvant plus maîtriser ses inquié-

tudes, elle descendit à son tour. Comme elle arrivait au premier étage, la fenêtre qui donnait sur une cour voisine était ouverte ; un homme allait s'élancer par là, quand des gens de police, conduits par Gustave Bidaut, s'emparèrent de lui.

A la lueur des flambeaux que portaient plusieurs voisins effrayés, on reconnut Marignon.

— Si nous n'avons pu nous emparer du principal coupable, s'écria Bidaut d'une voix éclatante, nous aurons du moins son complice... vous voyez qu'il fuyait aussi !

— Et nanti des billets volés! dit un commissaire en ouvrant le paquet que Marignon tenait à la main; d'ailleurs il a ce matin fait usage d'argent qui ne pouvait provenir que de la banque, et nous venons de voir sur les registres qu'il a cherché à déguiser le vol pour donner à son complice le temps de fuir.

Le vieillard semblait frappé d'imbécilité en présence des preuves presque irréfutables accumulées contre lui; il promenait sur les gens de police un regard hébété.

— Oh! que le salut de Joseph me

coûte cher! dit Henriette en voyant Marignon déjà garrotté.

Et elle tomba évanouie sur les marches de l'escalier.

Au bruit de sa chute, Gustave Bidaut tourna la tête et la reconnut.

— Pauvre fille!... elle nous sauve deux cent mille francs! dit-il avec un accent de pitié.

Et en reconnaissance de ce service, le plus grand, qu'on pût rendre sur la terre, au sens du jeune négociant,

M. Gustave Bidaut recommanda Henriette évanouie aux voisins qui arrivaient de tous côtés.

Pendant ce temps on entraînait le vieux Marignon qui répétait avec un morne abattement :

— Oh ! Dieu sait bien que je n'ai pas volé la Banque !

CHAPITRE CINQUIÈME.

—

LE PROTECTEUR

V

Le Protecteur.

Huit ans s'étaient écoulés; un homme jeune encore, mais épuisé par de grandes fatigues et peut-être de violents chagrins, était assis dans un cabinet richement meublé du faubourg Saint-Germain. Il

parcourait avec un vif intérêt des papiers scellés de différents sceaux, épars devant lui sur un bureau de palissandre. Son front presque chauve et garni seulement sur le côté de quelques cheveux gris, son visage maigre, pâle, étiré, ses yeux éteints et hagards témoignaient de quelque maladie douloureuse qui avait usé sa vigueur avant le temps.

Tout attestait autour de lui ces précautions minutieuses que l'on prend pour protéger un malade contre les influences atmosphériques.

Les fenêtres étaient soigneusement fermées, comme pour le garantir du con-

tact de l'air extérieur, et quoiqu'on fût au printemps, l'inconnu s'enveloppait d'une pelisse garnie de fourrures précieuses, dont la coupe rappelait les vêtements de ce genre fabriqués dans le nord de l'Europe.

Cependant on eût pu croire qu'il avait froid, en voyant ce personnage tressaillir convulsivement par intervalles; mais cette espèce de mouvement fébrile provenait seulement d'un tic nerveux, causé sans doute par quelque ébranlement douloureux de son organisation.

Quoi qu'il en fut, une vive satisfaction

brillait en ce moment sur sa physionomie.

En examinant les dépêches ouvertes devant lui, et qui semblaient être des actes de haute importance, il laissait échapper des exclamations brèves, entrecoupées, qui n'avaient aucun sens.

Enfin il se leva péniblement du fauteuil moelleux dans lequel il était enfoncé, et développant sa taille grêle, qui devait avoir été jadis droite et bien prise, il murmura d'une manière plus distincte :

— Oui, oui; tout est bien; l'ambas-

sadeur m'a tenu parole. Les lettres de grâce sont parfaitement en règle. Je vais *les* rendre bien heureux!

Il ajouta bientôt avec un profond soupir :

— Il était temps!

Puis tout à coup, comme s'il eût voulu couper court à des réflexions poignantes, il saisit une sonnette d'argent et l'agita rapidement.

A ce signal, un domestique vêtu d'une livrée étrangère, entra dans le cabinet,

s'approcha respectueusement de son maître et dit avec un accent germanique fortement caractérisé :

— Que désire monsieur Barloff?

— Ivan, dit celui qu'on venait d'appeler Barloff, n'est-il venu personne me demander ce matin? J'attends ici ce... jeune homme, ce... jeune ouvrier, tu sais?

— M. Dominique Marignon, le mécanicien? demanda Ivan.

A ce nom de Marignon, M. Barloff

éprouva ce tressaillement nerveux dont nous avons parlé.

Il pâlit, et il eût besoin du secours de son domestique pour regagner son fauteuil.

Au bout d'un moment il se remit.

— Oui, reprit-il faiblement, le mécanicien.... Il est très habile, ce jeune homme, et tu sais combien j'aime tout ce qui est relatif à son art.

— En effet, depuis que monsieur est à

Paris, il a pris un goût particulier pour ce genre de travail...

— Ce goût, je l'ai toujours eu! dit M. Barloff avec impatience; ne vas-tu pas croire, Ivan, que j'ai des motifs d'aimer cet art en France plus qu'en Russie?... Tu te souviens pourtant que lorsque j'étais chargé de l'administration supérieure des mines d'Orembourg, je m'occupais déjà beaucoup des découvertes de la mécanique; et je ne sais pas pourquoi tu trouves extraordinaire l'affection que j'éprouve pour ce jeune homme, le plus entendu que je connaisse dans son état.

Cette colère, que rien ne justifiait, résultait trop évidemment de l'état de souffrance et d'irritation dans lequel se trouvait M. Barloff, pour que le domestique osât répondre.

Aussi laissa-t-il son maître lui prouver qu'il n'avait aucun motif secret de s'attacher à Dominique Marignon plutôt qu'à tout autre ouvrier habile dans l'art de la mécanique. Quand il le vit abattu par les efforts qu'il venait de faire pour démontrer logiquement ce que personne ne lui contestait. Ivan reprit d'un ton d'intérêt :

— Comment se trouve monsieur, ce matin ?

— Bien, très bien ; j'ai reçu des nouvelles qui m'ont rendu tout joyeux. C'est qu'il sera bien content ce jeune homme!... lui... et d'autres...

La voix du malade s'altéra, peu à peu, et s'éteignit bientôt tout à fait.

— Monsieur est si bon! reprit Ivan. Tous ceux qui l'approchent sont comblés de ses bienfaits ! il m'a racheté de l'esclavage, moi, pauvre serf d'un boyard de Lithuanie et je suis maintenant plus heureux qu'un homme libre...

Mais M. Barloff ne semblait pas en-

tendre les paroles de reconnaissance de son fidèle domestique.

Son regard était fixe; les muscles de son visage étaient crispés, ses sens comme insensibles aux perceptions extérieures.

Ivan, habitué sans doute à voir son maître dans cet état violent, s'éloigna de quelques pas pour attendre la fin de l'accès.

Tout à coup M. Barloff tressaillit et se leva convulsivement.

Un visiteur venait d'ouvrir la porte avec précaution et se tenait debout sur le seuil, attendant sans doute qu'on l'engageât à entrer.

Sa vue produisit sur le malade l'effet d'une apparition surnaturelle. M. Barloff tendit les mains vers lui, comme pour le repousser; son front se couvrit d'une sueur froide, ses dents claquèrent, puis il retomba dans son fauteuil en poussant un cri de terreur.

Le visiteur était Dominique Marignon.

Étonné de l'étrange réception de ce

personnage qui déjà lui avait donné des preuves d'affection, Dominique n'osait avancer :

— Pardon, M. Barloff, balbutia-t-il mais ne trouvant personne pour m'annoncer et la porte étant ouverte...

Il allait s'éloigner quand un signe d'Ivan le retint.

En effet, bientôt les traits de M. Barloff reprirent leur expression ordinaire; il tendit sa main tremblante à Dominique en lui disant d'une voix faible :

— Excusez-moi, mon ami! la moindre

surprise me cause de cruelles émotions.... Pardonnez au pauvre malade.

Le jeune ouvrier, fort ému lui-même, s'approcha de l'étranger qui lui désignait amicalement un siége à côté de lui, et Ivan se retira.

Mais peut-être, avant d'aller plus loin, serait-il convenable de dire ce qu'était devenue la famille Marignon, depuis les événements qui nous ont occupé jusqu'au moment où nous retrouvons Dominique chez le personnage bizarre qu'on appelait M. Barloff.

Ce récit sera court et triste.

Le vieux Marignon, comme on l'a sans doute prévu, avait été jugé par une cour criminelle et condamné à vingt ans de travaux forcés.

Vainement des voix éloquentes s'étaient élevées pour le défendre; vainement les témoignages de ses camarades, de ses supérieurs, de ses accusateurs même, lui avaient été favorables; les présomptions semblaient si graves, les charges si accablantes que les juges, malgré leur pitié pour le pauvre vieillard, durent appliquer la loi.

D'ailleurs, il fallait un exemple, et,

comme le véritable auteur du crime avait su se dérober aux recherches de la justice, le châtiment retomba sur celui qu'on regardait, pour tant de raisons, comme son complice.

A la nouvelle de la sentence qui jetait son mari parmi les forçats, madame Marignon, dont la maladie avait pris un haut degré de gravité depuis les derniers événements, mourut de douleur.

Dominique, presque fou de désespoir et de honte, voyagea longtemps à travers la France, exerçant pour vivre cette profession de mécanicien dont il ache-

vait l'apprentissage lors de la catastrophe.

A la même époque, Henriette s'était retirée dans une petite chambre, vivant de son travail et refusant de recevoir qui que ce fût.

Les malheurs de sa famille adoptive semblaient lui avoir laissé une profonde mélancolie, un dégoût pour le monde qu'on s'expliquait difficilement dans une femme jeune et belle.

Quant à Joseph Duval, personne, pas même Henriette, n'avait reçu de ses

nouvelles depuis la nuit de sa disparition.

Les uns supposaient qu'il avait pu gagner la frontière et qu'il vivait en pays étranger, attendant la prescription de sa peine; d'autres affirmaient qu'on avait trouvé dans une forêt voisine de Paris, peu de temps après le vol de la Banque, le cadavre d'un homme dont le signalement se rapportait assez exactement à Joseph Duval. Mais il n'y avait rien de certain dans ces suppositions, et cette affaire, après avoir vivement occupé l'attention publique, était oubliée depuis longtemps.

Un mot encore.

M. Barloff, au dire des gens qui l'approchaient, était un Russe de distinction, qui, par suite de longs travaux aux mines d'Orembourg, dont il avait été pendant plusieurs années l'administrateur principal, avait contracté la cruelle maladie pour laquelle il venait consulter les médecins français.

On ne parlait que de sa fortune, de son crédit dans le pays qu'il avait habité longtemps, et, ce qui valait mieux, de la bienfaisance dont il avait donné des preuves à de pauvres familles du quartier.

On assurait aussi qu'il n'était pas

Russe de naissance, mais que, en récompense de grands services rendus au czar, il avait obtenu des lettres de naturalisation. Il était arrivé à Paris à la suite d'un ambassadeur, qui semblait avoir pour lui une grande estime et lui faisait de fréquentes visites.

Enfin, ce qui contribuait surtout à lui concilier l'affection des pauvres gens, dès son arrivée, il s'était mis à visiter les ateliers de serruriers et de mécaniciens du voisinage, interrogeant les jeunes ouvriers sur leurs travaux, quelquefois même sur leur famille, leur témoignant toujours le plus vif intérêt,

malgré ses manières brusques et quelquefois inconcevables.

C'était dans une de ces visites qu'il avait rencontré Dominique. L'attachement tout particulier qu'il avait montré au fils du forçat faisait supposer que M. Barloff cherchait un mécanicien expert qu'il pût emmener avec lui en Russie pour l'accomplissement de quelque projet industriel de haute importance.

Marignon s'expliquait ainsi les questions de M. Barloff sur sa position.

Dans sa pensée, le riche étranger songeait seulement à écarter les obstacles qui pouvaient s'opposer à la réalisation de ces projets de voyage.

Ces présomptions, fort naturelles, avaient décidé le jeune ouvrier à se confier entièrement à un homme dont il ne pouvait suspecter les intentions bienveillantes.

Il lui avait donc fait connaître sans réserve ses malheurs passés; il lui avait raconté l'histoire de sa famille et les souffrances de son vieux père, qui avait résisté à tant de maux et subissait encore sa peine au bagne de Brest.

M. Barloff l'avait écouté avec une émotion profonde, et il avait promis à Dominique de le protéger efficacement.

Maintenant nous allons revenir à l'entrevue, dont nous avons interrompu le récit, pour donner ces détails nécessaires.

Dominique s'était assis à quelque distance de M. Barloff, attendant qu'on lui adressât la parole.

Son protecteur l'examinait attenti-

vement et crut trouver sur son visage des signes de préoccupation.

— Vous semblez bien ému, mon ami ! dit-il d'un ton bas, comme s'il eût craint de donner au timbre de sa voix son étendue ordinaire; vraiment, on penserait à voir votre figure bouleversée, que de nouveaux malheurs vous menacent... cependant je dois vous annoncer une nouvelle qui vous comblera de joie.

— De joie ! répéta Dominique en secouant la tête.

— Oui, reprit M. Barloff, étonné de

cette apparente indifférence, à moins que votre affection si vive pour votre père...

— Mon père! s'écria le jeune homme, mon père, si bon, si malheureux, victime de la plus étrange et de la plus épouvantable méprise; mon père, flétri, deshonoré, livré à l'infamie quoique innocent! Oh! monsieur, rien ne peut m'être indifférent de ce qui le regarde! Dites-moi bien vite ce que vous savez de mon père!

L'étranger ne se hâtait pas de répondre, comme si quelque mot échappé

dans cet élan d'amour filial l'eut frappé particulièrement.

Au bout d'un instant il reprit avec calme :

— Vous vous souvenez que j'avais promis d'intéresser au sort de votre malheureux père des personnes haut placées..... J'ai eu le bonheur de réussir. A force de protections, de démarches, j'ai obtenu la grâce que je sollicitais ; votre père est libre.... Voici la lettre qui m'annonce...

Et M. Barloff lui remit un des papiers qui étaient devant lui.

Dominique y jeta un coup d'œil rapide.

— Mon père! s'écria-t-il ; je reverrai mon père, il sera près de moi, libre, heureux!... Oh ! merci, merci.

Dominique pleurait et riait tout à la fois ; sa reconnaissance tenait du délire. M. Barloff contemplait avec une satisfaction qui, pour être muette, n'en était peut-être que plus profonde, cette joie inexprimable qu'il venait de causer par un seul mot.

Cependant Dominique interrompit

bientôt ses transports : une réflexion pénible traversa son esprit.

— Oui, il est libre, murmura-t-il, mais c'est par suite d'une faveur et non pas d'un acte de justice ! Il est libre, mais il n'en est pas moins flétri, mis au ban des honnêtes gens, et il comprendra mieux encore son infortune quand il sera rentré dans la société, qui l'accablera de son mépris !... Mon Dieu ! j'oubliais qu'il n'est pas de pouvoir au monde capable de lui rendre ce qu'il a perdu !

— Qui sait ? dit M. Barloff d'une voix sourde, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Lui rendra-t-on l'honneur? reprit Dominique avec amertume ; lui rendra-t-on ma pauvre mère morte de douleur? lui rendra-t-on l'estime universelle dont il était si fier! Oh! maudit soit l'infâme qui....

Il s'interrompit en voyant M. Barloff faire un signe suppliant.

— Allons! reprit-il, j'oubliais que mon généreux bienfaiteur n'aime pas à entendre maudire... Eh bien! nous pourrons encore trouver des consolations. J'accepterai la proposition que vous devez me faire, monsieur, et que j'ai de-

vinée depuis longtemps. Je vous suivrai en Russie, à la condition que je pourrai emmener mon père avec moi, et là, inconnus, oubliés, nous vivrons en paix jusqu'à ce que......

Un grand étonnement se peignit sur la physionomie de l'étranger à cette ouverture, dont l'idée peut-être se présentait à lui pour la première fois.

Cependant cet étonnement dura peu ; avant même que Dominique eût achevé sa pensée, Barloff répondit d'un ton évasif :

— Oui, mon ami, oui, nous partirons ;

mais ne songez-vous plus à cette jeune fille dont vous m'avez parlé plusieurs fois et pour laquelle vous avez un amour si vrai ? J'ai pensé que ce motif...

Dominique poussa un gémissement.

— Henriette ne sera jamais ma femme, dit-il, avec douleur; elle vient de me le répéter tout à l'heure encore. Il ne me reste d'autre parti que de quitter la France avec mon père et avec vous.

— Mais cette.... Henriette donne-t-

elle un motif de son refus? vous a-t-elle avoué qu'elle ne vous aimait pas?

— Non, monsieur; j'ai même quelques raisons de croire qu'elle est touchée de mes soins, de ma constance; mais une cause mystérieuse, que je ne puis pénétrer..... Peut-être rougirait-elle de nommer pour beau-père un forçat!

— Êtes-vous sûr qu'elle n'ait pas une affection secrète?

— Elle ne voit et ne reçoit personne.

Un sourire de satisfaction se joua sur les lèvres pâles du malade.

Il reprit d'un ton ferme après un instant de réflexion :

— Ainsi donc, mon enfant, rien ne manquerait à votre bonheur si vous épousiez cette femme ?

— Oh ! oui, monsieur; elle et mon père sont maintenant les seuls objets de mes pensées, de mes désirs...

— Eh bien ! je vous ai déjà rendu votre père ; si je vous faisais obtenir la main de cette... Henriette ?

— Oh! vous seriez mon ange tutélaire!

s'écria Dominique avec chaleur. Mais c'est impossible!

— Écoutez, reprit M. Barloff en s'animant à mesure qu'il poursuivait quelque pensée généreuse; Henriette, comme vous me l'avez dit, a sans doute un motif secret de vous repousser, puisque... puisqu'elle vous aime; une promesse imprudente peut-être, un scrupule de jeune fille... Permettez-moi de la voir, de lui parler..... Un homme souffrant excite la confiance; elle ne refusera pas de me dire la cause de ses refus. J'essaierai de la persuader, de la décider en votre faveur... Si l'argent peut avoir quelque influence sur sa détermination, je

suis riche, moi, riche d'une fortune acquise par un travail honorable, soyez-en sûr !

Et il se redressait avec une fierté dans laquelle on eût pu remarquer un peu de cet égarement qui se manifestait souvent dans ses actions et dans ses discours. Dominique, pénétré d'admiration, s'agenouilla devant son protecteur en s'écriant :

— Oh ! monsieur, comment ai-je mérité tant de bienfaits? Comment vous prouver ma reconnaissance...

— Vous ne me devez rien, dit M. Barloff en détournant les yeux.

Il sonna, Ivan parut.

— Ma voiture, dit-il.

Cinq minutes après, M. Barloff était habillé pour sortir.

Dominique, dont cette précipitation servait l'impatience, l'attribuait à l'inépuisable bienveillance dont l'étranger lui avait donné tant de preuves.

Cependant, en réalité, elle était l'effet d'une de ces déterminations, prises dans un moment d'enthousiasme, qu'on se hâte d'exécuter avant que l'exaltation soit tombée.

Il sembla même que la force et le courage manquèrent au malade dans le trajet de son appartement à la rue; son domestique, qui le suivait pas à pas, et veillait sur lui comme un père sur son enfant, le vit chanceler.

Barloff cependant, avec l'aide de Dominique et d'Ivan, parvint à monter dans sa voiture, et il se laissa tomber sur

les coussins, faible et déjà mourant, comme un homme qu'on conduit au supplice. Marignon en eut pitié.

— Monsieur, lui dit-il, votre bonté pourrait vous être fatale... Je ne dois pas souffrir que vous tentiez une pareille démarche quand un accès de votre mal...

M. Barloff rouvrit les yeux, qu'il avait fermés un moment.

— Partons, dit-il d'un ton laconique.

Il montra du doigt à Dominique une place à côté de lui.

Marignon, tout honteux d'un pareil honneur, hésitait, lorsque M. Barloff lui tendit la main, une main moite et froide dont chaque fibre tressaillait, dont chaque nerf était en mouvement.

— Au nom de Dieu! monsieur, remettons cette visite à un autre jour. Vous souffrez, je le vois... Demain, si vous le voulez...

Pour toute réponse, M. Barloff l'attira faiblement et murmura :

— Demain peut-être je ne le pourrais plus.

Dominique indiqua l'adresse d'Henriette et les chevaux partirent au galop.

Pendant le voyage on ne prononça pas une parole; Marignon se reprochait d'avoir poussé son bienfaiteur à cette démarche qui pouvait avoir réellement pour sa santé des suites fâcheuses.

Cependant, à mesure que l'on avançait, M. Barloff semblait se réveiller de sa torpeur; son regard devenait clair et perçant; les pommettes saillantes de ses joues prenaient une rougeur fiévreuse.

Bientôt la voiture s'arrêta dans une

rue obscure, devant une maison d'assez pauvre apparence.

— C'est donc là qu'elle demeure? demanda Barloff.

— Depuis huit ans, depuis le jour où...

— Restez ici, dit l'étranger en s'élançant à terre avec une agilité dont on n'eût pu le croire capable; elle refuserait sans doute encore de s'expliquer devant vous... On vous préviendra dès que vous pourrez monter; Ivan suffira pour m'accompagner jusque chez elle.

Et avant que Dominique eût eu le temps de répondre, Barloff s'était avancé, d'un pas ferme et sûr, vers la maison.

Ivan s'empressa de le joindre.

La porte s'ouvrit et se referma derrière eux.

Dominique attendit avec anxiété le résultat de cette entrevue.

M. Barloff parviendrait-t-il à changer la détermination d'Henriette? La jeune fille ne trouverait-telle pas mauvais qu'il

eût mis cet inconnu dans la confidence de sa passion? Tout s'était fait avec tant de précipitation jusque-là que Dominique n'avait pu réfléchir aux résultats probables de cette visite qu'il trouvait en ce moment inutile, inconvenante.

Il était en proie aux plus tristes pensées, quand la voix d'Ivan se fit entendre :

— Montez, monsieur, disait le domestique; M. Barloff et la jeune dame vous attendent.

Prompt comme l'éclair, Dominique

franchit l'escalier et atteignit la mansarde qu'habitait Henriette, comme autrefois.

Henriette avait alors près de trente ans ; mais l'âge n'avait fait que donner un caractère plus grave et plus noble à sa beauté ; une ineffaçable expression de mélancolie ajoutait un charme de plus à toute sa personne.

Au moment où Dominique entra, elle était pâle, agitée ; ses yeux étaient rouges de larmes.

M. Barloff, plus épuisé, plus souffrant

que jamais, était assis à quelques pas d'elle.

Quand il aperçut Dominique, il se leva péniblement et dit d'une voix sourde en désignant Henriette :

— Embrassez votre femme !

— Mon Dieu ! serait-il vrai ? s'écria Marignon éperdu.

— C'est vrai, dit Henriette d'une voix douce.

Le jeune homme, fou de joie, n'osait croire encore à ce prodige.

M. Barloff reprit en essayant de sourire :

— Je vous le disais, une promesse d'enfant.... un excès de délicatesse.... je l'ai enfin décidée. Elle vous aime ; vous serez... heureux...

Il tomba évanoui.

On l'emporta sans connaissance dans sa voiture...

CHAPITRE SIXIÈME.

—

L'EXPIATION

VI

L'expiation.

Quelques jours après sa visite chez Henriette, le personnage mystérieux que nous connaissons sous le nom de Barloff se trouvait encore dans son cabinet de travail. Comme la première fois, il compul-

sait des papiers épars sur le bureau; mais ce n'était plus la joie qui brillait sur son visage. Par intervalles il repoussait ces papiers avec une sorte de terreur. Evidemment il luttait contre une nécessité qu'il ne pouvait dominer. Enfin pourtant il sembla reprendre son énergie, et sonna; son domestique accourut aussitôt.

— Ivan, lui dit-il, qu'on prépare ce cabinet pour y recevoir une nombreuse assemblée... Porte vite ces lettres à leur adresse; celle-ci au directeur de la banque; celle-ci au notaire que je suis allé visiter ces jours derniers; celle-ci...

Il s'arrêta tout-à-coup, et arrachant des mains du domestique les lettres qu'il venait de lui confier :

— Non, non ! s'écria-t-il avec égarement, en le repoussant avec force, laisse-moi ! va-t-en ! je ne veux plus ! Ces lettres... c'est ma perte !... Je n'ai pas le courage. Va-t-en ! va-t-en...

Et il tomba dans un fauteuil en prononçant des paroles inintelligibles qui s'échappaient une à une de sa bouche comme des sanglots. Ivan restait immobile, dans une attitude pleine de com-

passion pour des souffrances dont il ne pouvait comprendre la cause.

— Eh bien, que fais-tu là? reprit durement Barloff, depuis quand mes domestiques eux-mêmes refusent-ils de m'obéir? Est-ce qu'on aurait pour moi du mépris par hasard? N'ai-je pas suffisamment réparé... Et c'est un misérable serf, continua-t-il en regardant fixement Ivan, un ingrat que j'ai racheté de l'esclavage, que j'ai arraché aux durs travaux des mines pour l'élever au rang de mon serviteur, presque de mon ami, c'est un tel homme qui ose juger mes actions et m'en demander compte!

Ivan écoutait humblement ces reproches qu'il n'avait pas mérités, il répondit d'une voix émue :

— Le pauvre serf n'a pas oublié les bienfaits de M. Barloff. Si je suis resté malgré ses ordres, c'est que j'avais à lui dire que plusieurs personnes attendaient dans l'antichambre...

— Que me veut-on ?

— C'est ce jeune ouvrier, M. Dominique...

— Que demande-t-il encore ? Je lui

ai rendu son père, il est sur le point d'épouser la femme qu'il aime, et je vais assurer leur fortune ; quel pénible sacrifice m'imposera-t-on ? J'ai besoin de repos, moi ; l'émotion me tue... Renvoie-le, je ne veux pas le voir.

— Il est accompagné d'un pauvre vieillard tout cassé, qui désire remercier son protecteur...

— Marignon ! il ne me doit rien ; je ne puis le voir, qu'il s'éloigne... sa vue me serait fatale. Je souffre !...

— Puis encore, cette jeune dame...

— Henriette ! O mon Dieu ! elle vient visiter le pauvre malade ; elle a pitié de lui ! Toujours compatissante, généreuse ! Eh bien, Ivan, qu'elle entre, mais seule... seule, entends-tu bien, car je mourrais... et je ne veux pas mourir.

Le domestique sortit et M. Barloff s'efforça d'apaiser les sentiments tumultueux qui remplissaient son âme ; il n'avait pu y parvenir quand Henriette parut.

Malgré l'expression d'embarras répandue sur ses traits, la jeune femme ne put

s'empêcher d'éprouver un serrement de cœur à la vue du pauvre malade. M. Barloff fit quelques pas pour venir au devant d'elle, et il lui dit avec un sourire triste :

— Bonjour, mon amie.

Henriette baissait les yeux et détournait la tête avec une sorte d'effroi.

— Comment se porte monsieur Barloff ? demanda-t-elle.

— Barloff, répéta l'étranger, sur qui ce

nom prononcé par Henriette sembla produire une impression singulière ; Barloff!... oui, vous avez raison, c'est maintenant mon nom, mon seul nom pour tout le monde, même pour vous!

Il reprit après un moment de silence :

— Je suis donc bien méconnaissable, que personne n'ait deviné dans M. Barloff le malheureux....... Oui, mes traits sont bien changés, Henriette, n'est-ce pas ? Huit ans de travaux, de veilles, de remords, ont fait de moi un nouvel homme, et il ne reste plus rien de l'an-

cien. Au milieu des honneurs, des richesses que je m'étais acquis là-bas, à l'autre bout du monde, la vie me pesait comme un fardeau. Car je savais tout, Henriette, le jugement, la condamnation, le supplice de ce vieillard innocent... Je pensai d'abord à venir me livrer, mais je ne l'eusse pas sauvé; le hasard avait accumulé trop de preuves contre lui; je n'aurais pu que partager sa peine. J'ai bien souffert... Et vous, Henriette, vous que j'aimais toujours au milieu de mes misères et de mon désespoir, votre souvenir m'est revenu bien des fois ! Mais je n'osais vous écrire ; je craignais de vous compromettre, de vous déplaire. D'ailleurs, sentant bien qu'après mon crime

vous ne pouviez plus être à moi, je n'avais pas le courage de vous permettre d'appartenir à un autre... Oui, j'ai bien souffert ! et je comprends que mes amis, mes victimes elles-mêmes, ne me reconnaissent pas, aujourd'hui, que j'essaie de réparer tant de fautes!

— Et vous avez déjà réussi, du moins en partie, dit Henriette d'une voix altérée ; mais il est des malheurs que nul dévoûment humain ne pourrait réparer, et ceux-là, monsieur, il faut tenter de les adoucir.

— Parlez, parlez, Henriette. Quelle

expiation nouvelle exigez-vous encore, afin que je me relève à vos yeux ?... Voyez ce que j'ai fait déjà : à force de sollicitations et d'importunités j'ai obtenu la grâce de ce vieillard. Je suis allé vous trouver, vous que j'ai tant aimée, que j'aime encore, et je vous ai suppliée à deux genoux d'accepter pour époux mon heureux rival... Malade, dévoré d'inquiétude, j'ai quitté le pays lointain où j'étais en sûreté, pour venir ici guérir les maux dont je suis cause, tremblant sans cesse d'être reconnu, deshonoré !

Henriette l'interrompit.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous

étiez maintenant sous la protection d'un souverain étranger, et que personne n'avait le pouvoir...

— Oui, oui, Henriette, j'ai changé de patrie en même temps que de nom ; je suis naturalisé Russe, je suis sujet du czar ; quelles que soient les fautes de ma vie passée, nul ne peut me poursuivre maintenant à cause d'elles... Oh ! j'ai pris mes précautions contre les lois !... Mais, Henriette, ajouta-t-il en se rapprochant d'elle, ne frémissez-vous pas à penser que chaque jour je me trouve en présence de ce jeune homme impétueux qui montre tant d'ardeur à venger son père?

Ne savez-vous pas que parfois, quand je lui témoigne le plus d'affection, de dévoûment, il me regarde à la dérobée et semble consulter ses souvenirs, comme s'il allait découvrir l'ancien bourreau de sa famille dans son protecteur actuel? Si la vérité venait à se trahir tout à coup, il me tuerait, Henriette, j'en suis sûr; et pourtant, vous l'avouerai-je? je ne sais quel misérable instinct m'attache encore à la vie! Accablé de maux, bourrelé de remords, j'espère encore quelques jours calmes dans l'avenir... Votre bonheur, celui de ces pauvres gens, me rendront du courage pour vivre... Henriette, pardonnez-moi; je suis lâche, peut-être, mais je ne veux pas mourir!

Henriette comprenait ces sentiments si naturels et dans lesquels tant de grandeur se mêlangeait à tant de faiblesse. Son émotion devint plus visible, et elle dit au coupable repentant en lui tendant la main :

— A Dieu ne plaise, ami, que je vous demande plus qu'un homme ne peut faire ; mais il est une personne au monde à laquelle vous n'avez le droit de rien refuser... Là, dans votre antichambre, un vieillard sollicite la grâce de remercier le bienfaisant étranger auquel il doit sa liberté. M. Barloff le repoussera-t-il ? Ce serait cruel...

— Et ne serait-il pas plus cruel encore, reprit Barloff à voix basse, de mettre ainsi face à face le coupable honoré et l'innocent flétri? Ne serait-il pas plus cruel de forcer celui qui ne fait que son devoir à écouter les paroles de reconnaissance qui ne s'adressent qu'au dévoûment?... Henriette, au nom du ciel, épargnez-moi ce supplice; je ne pourrais supporter la vue de ce malheureux... Je n'en aurais pas la force, Henriette, épargnez-moi!

La jeune fille n'osa pas le presser davantage.

— Eh bien! reprit-elle, il faut renoncer à le voir aujourd'hui; mais...

Un bruit confus se fit entendre du dehors; Ivan semblait se disputer avec Dominique, dont la voix forte et sonore exprimait la colère :

— Je vous dis que votre maître ne peut avoir donné de pareils ordres concernant mon père! s'écria-t-il; vous ne lui avez pas dit que c'était le vieux Marignon qui voulait le voir?

En même temps la porte s'ouvrit vio-

lemment; Dominique et Marignon, presque porté dans les bras de son fils, entrèrent dans la chambre, laissant Ivan tout confus sur le seuil.

A cette vue M. Barloff ne put retenir un cri et voulut s'enfuir.

Henriette tendit instinctivement la main vers les arrivants comme pour les repousser.

Mais ceux-ci, tout entiers aux sentiments de reconnaissance qui remplissaient leurs cœurs, ne remarquèrent

pas d'abord le trouble causé par leur présence.

Marignon, si robuste et si alerte encore, huit ans auparavant, était maintenant un vieillard maigre, vouté, aux yeux ternes, aux traits livides. Ses membres étaient tordus par les infirmités, ses pas lourds et chancelants ; il fût tombé si son fils ne l'eût soutenu.

M. Barloff avait vu d'un coup d'œil ces terribles changements et c'était pour cela qu'il avait voulu quitter la chambre ; mais Dominique ne lui en laissa pas le temps :

— Mon père, s'écria-t-il, le voici, c'est lui, c'est notre défenseur, notre sauveur, notre ange gardien !...

Et tous deux vinrent tomber à genoux devant M. Barloff.

Celui-ci, le visage caché dans ses mains, semblait anéanti et ne prononçait pas une parole.

Henriette dit à Dominique presque avec colère :

— Imprudent ! ne voyez-vous pas qu'il souffre, qu'il est mourant?...

Dominique se releva, honteux de sa précipitation; mais Marignon resta dans la même posture suppliante :

— Monsieur, dit-il d'une voix cassée, excusez un pauvre homme qui ne peut rien pour reconnaître les importants services que vous lui avez rendus, à lui et à son unique enfant; excusez-le s'il a poussé l'importunité jusqu'à pénétrer ici, malgré vous, pour vous exprimer sa profonde gratitude... Depuis bien longtemps, monsieur, je n'ai pas eu de consolations dans mes misères; je désirais ardemment presser la main de celui qui a fait cesser mes maux...

M. Barloff ne bougea pas; seulement un sanglot sortit convulsivement de sa poitrine.

Marignon attendit quelques secondes ; puis il ajouta d'un ton déchirant :

— Je le vois, mon bienfaiteur ne veut pas toucher la main d'un homme déshonoré !... Mon Dieu, m'aviez-vous encore réservé cette douleur ?

M. Barloff secoua la tête comme pour protester contre cette pensée ; Henriette, prenant doucement sa main, la conduisit

dans celle de Marignon, qui la pressa en versant sa dernière larme.

Un mouvement de M. Barloff avait découvert son visage décomposé.

Marignon n'attacha sur lui qu'un regard de sympathie.

— Vous semblez avoir bien souffert aussi, monsieur, murmura-t-il en se levant avec peine; mais plus heureux que moi, sans doute, vos souffrances n'ont atteint que le corps; les miennes ont brisé le corps et l'âme à la fois.

— Mon père, dit Dominique en pleurant, oubliez...

— Mon enfant, on n'oublie plus à mon âge!

M. Barloff dit enfin d'une voix strangulée, comme si chaque parole lui eut coûté de douloureux efforts :

— Le régime de... du bagne... est donc bien sévère?

— Oh! oui, bien sévère et bien dur, monsieur! et cependant, comme je vous l'ai dit, les tortures du corps ne pou-

vaient égaler celle de l'âme... Être enchaîné avec un voleur, quelquefois un assassin; écouter, malgré soi, le récit de crimes horribles; être honnête homme et se voir dans cette sentine infâme où la société rejette ses membres corrompus, voilà quelle a été ma vie pendant huit ans!... Je ne pouvais reposer ma pensée sur ma femme, que mes malheurs avaient tuée; sur mon fils, dont ma honte avait souillé le nom. Chaque jour j'entendais la voix monotone du garde qui disait, en me désignant aux curieux qui visitaient la prison : « Pour celui-là, il a volé la Banque! » De tous mes supplices, monsieur, c'était le plus terrible... Moi! moi qui pendant trente ans avais veillé

comme un gardien fidèle sur les richesses des autres, moi qui souffrais la misère avec résignation, qui abandonnais ma femme et mon fils au moment où ils avaient le plus besoin de mes consolations et de mon appui pour satisfaire à mes devoirs, il fallait me résigner à passer pour un infâme... qui avait volé la Banque! Que Dieu, qui sait tout, me le pardonne, mais bien souvent, dans mes nuits de désespoir, j'ai maudit le malheureux dont je portais la peine!

Henriette l'interrompit avec un accent de reproche mélancolique.

— Vous aviez votre conscience pour

vous consoler, vous, s'écria-t-elle; que savez-vous si *lui* n'a pas été plus malheureux encore?

— Ne prenez pas la défense de ce scélérat! s'écria Dominique en fureur; pour moi, je jure que si jamais je me retrouvais face à face avec lui...

— Que feriez-vous? demanda-t-on d'une voix haletante.

— Je le tuerais!... n'a-t-il pas tué ma mère?

Un grand silence suivit ces paroles

menaçantes. Henriette, que sa présence d'esprit n'abandonnait jamais, sentit enfin la nécessité de terminer cet entretien.

Elle dit aux deux Marignon :

— Retirons-nous, mes amis, et en songeons pas à la vengeance. Ces projets violents affligent votre bienfaiteur et redoublent son mal. Oubliez les crimes des autres. Bien des malheurs sont déjà réparés...

— Et ceux qui subsistent encore ne sont pas réparables, dit le vieillard avec tristesse; Henriette, que la bénédiction

du ciel descende sur notre bienfaiteur, mais je me prends par moments à maudire la liberté que je lui dois... Je cherche autour de moi ma vieil[illegible]mpagne, et je ne la trouve plus; je cherche cette estime, cette bienveillance, que tous avaient autrefois pour le vieux Marignon, et je ne trouve partout que haine et mépris !

Il s'appuya sur Henriette et sur Dominique, qui pleuraient tous les deux, et s'avança vers M. Barloff pour prendre congé.

Mais celui-ci, qui depuis un instant

était devenu pensif, se leva tout à coup en s'écriant d'un air égaré :

— Non, non, ne partez pas, ne me quittez pas encore... il me reste de grandes choses à faire... vos paroles m'ont rendu le courage... par pitié, ne partez pas !

Henriette et les deux Marignon étaient stupéfaits. Barloff appela Ivan, et lui montrant les lettres éparses sur le bureau, il dit une agitation toujours croissante :

— Que mes domestiques aillent sur-

le-champ porter ces lettres à leur adresse... vous, préparez cette salle... Que tout soit prêt dans une heure!

Il fit quelques pas vers la porte de sa chambre :

— Restez, restez, dit-il encore.

Puis il reprit avec une sorte de délire en s'adressant à Marignon :

— Il réparera sa faute! il la réparera tout entière... ne le maudissez pas!

Ivan le voyant dans cet état de trouble voulut le suivre.

— Laissez-moi! s'écria-t-il énergiquement et que nul ne soit assez hardi pour venir m'interrompre!...

Il sortit et referma la porte sur lui.

Une heure après, le cabinet de M. Barloff présentait un aspect inaccoutumé. Tout avait été préparé pour y recevoir

une nombreuse assemblée ; des siéges étaient disposés sur plusieurs rangs, en face d'une table chargée de papiers ; mais personne ne savait quels hôtes étaient attendus, quel devait être le but de la future réunion.

A l'angle le plus obscur de la salle, les deux Marignon et Henriette étaient assis en silence ; ils ne comprenaient pas la cause de ces préparatifs et n'osaient se communiquer leurs réflexions à ce sujet.

Dominique avait remarqué l'autorité mystérieuse qu'Henriette exerçait sur son

protecteur, et l'intelligence secrète qui régnait entre eux; des soupçons de la vérité étaient enfin entrés dans son esprit.

D'ailleurs les dernières paroles échappées à M. Barloff devaient naturellement lui donner beaucoup à penser.

Il se mit à réfléchir aux circonstances de sa liaison avec le bizarre étranger afin d'y chercher l'explication des événements accomplis ou prochains.

Sans doute, dans cet examen, beau-

coup de choses lui paraissaient incroyables ou douteuses, car plusieurs fois il voulut questionner Henriette, qu'il supposait, avec raison, mieux instruite que personne; mais Henriette lui répondit d'un ton évasif.

L'inquiétude répandue sur les traits de la jeune femme indiquait assez qu'elle n'avait ni la liberté, ni peut-être la volonté de répondre plus explicitement.

Il restait donc perdu dans des suppositions sans fin, jetant de temps en temps autour de lui des regards soupçonneux.

Quant au vieux Marignon, il attendait

avec patience ce qui allait se passer, se contentant de presser de temps en temps les mains de son fils et de sa belle-fille, qu'il revoyait après une si longue absence; il n'espérait plus d'autre bonheur.

M. Barloff n'avait pas reparu.

Plusieurs fois Ivan et surtout Henriette s'étaient approchés de la porte de sa chambre pour écouter. Pendant quelques instants il s'était promené avec une grande vivacité; puis le bruit de pas avait cessé; on eût dit que la chambre était vide.

Dominique, dans son désir ardent de savoir la vérité, voulut sortir avec son père, espérant ainsi forcer Henriette à lui donner quelques explications.

Henriette le retint.

— Alors, ma chère, dites-moi comment vous connaissez si bien cet homme; que nous veut-il? qu'attendons-nous ici? J'ai d'étranges soupçons... et prenez garde que je ne découvre...

Henriette lui répondit avec agitation :

— Dominique, ce secret que vous de-

mandez n'est pas le mien; attendez encore. Ou je me trompe fort, ou dans quelques instants nous saurons la vérité tout entière... Dieu veuille qu'elle ne nous laisse pas de terribles souvenirs!

Comme elle achevait ces mots, Ivan introduisit dans le cabinet une douzaine de personnes qui toutes avaient l'habit gris, la plaque et le chapeau à cornes des garçons de recette de la Banque de France.

A la vue de cet uniforme qu'il avait porté trente ans, le vieux Marignon voulut s'élancer au devant de ses anciens confrères.

Mais le sentiment de son malheur présent l'arrêta; il se rassit en poussant un sourd gémissement.

Sur l'invitation d'Ivan, les garçons de recette prirent place dans les fauteuils qui leur étaient destinés.

Ils semblaient fort surpris de se trouver en pareil lieu; ils regardaient, d'un air de curiosité, les meubles, l'appartement, comme pour chercher quelque objet qui les mît sur la trace des suppositions.

Deux des plus vieux, assis non loin

d'Henriette et des Marignon, semblaient surtout préoccupés du but de cette assemblée.

— Eh bien, Launay, disait l'un d'eux à son camarade, que pensez-vous pour votre part que nous soyons venus faire ici? Par ma foi, il s'agirait de compter et de transporter à la Banque un trésor royal que l'on n'aurait pas mis plus d'importance et de secret dans cette affaire!

— Je pense, reprit Launay en hochant la tête, qu'il faut un bien grand motif pour que M. le directeur de la Banque nous ait donné si formellement l'ordre

de quitter nos bureaux et de nous transporter ici sur-le-champ..... Avez-vous remarqué comme moi, Favre, que nous sommes ici toute l'ancienne quatrième brigade?

— C'est vrai, reprit Launoy frappé de cette idée; il ne nous manque que deux personnes. D'abord ce misérable Joseph Duval, qui a déshonoré notre profession...

— Et puis ce malheureux père Marignon, qui, je crois, expie encore au bagne. .

— Il est ici, mes amis, mes frères!

s'écria Marignon qui avait entendu la conversation de ses deux anciens camarades et qui ne pouvait plus maîtriser son émotion. Je suis ici, répéta-t-il en s'avançant vers eux et en leur tendant la main; je suis innocent... vous savez bien, vous, que je suis innocent!

Tous les garçons de recette se levèrent en donnant des signes du plus grand étonnement.

Le nom de Marignon, qui leur était autrefois si familier, circula de bouche en bouche ; bientôt ils reconnurent dans le vieillard décrépit et suppliant

leur vieux camarade de la Banque.

Marignon s'approcha d'eux les uns après les autres, les appelant par leur nom, leur adressant les paroles les plus affectueuses; mais ils le regardaient d'un air froid et interdit; aucun n'osa prendre cette main tremblante qu'il leur offrait.

Marignon comprit son malheur; le mot de *forçat libéré* prononcé dans la foule l'éclaira sur le motif de ce refus; il recula et alla tomber dans les bras de son fils en s'écriant avec désespoir :

— O mon Dieu, mon Dieu! eux aussi me croient coupable!...

Les braves gens semblaient douloureusement affectés de cette scène pénible; l'arrivée d'un nouveau personnage vint captiver leur attention.

C'était un notaire qui portait sous le bras un paquet cacheté de noir. Il s'avança vers un siége réservé devant la table et s'assit.

Tout le monde fit silence.

— Messieurs, dit le notaire d'une voix grave, en s'adressant aux assistants, un honorable étranger, le maître de cette maison, a déposé entre mes mains des papiers importants relatifs à une affaire qui vous intéresse tous... Ce que contiennent ces actes, je l'ignore ; mais je viens de recevoir de M. Barloff, le dépositaire, l'invitation de faire lecture de ces papiers aux personnes réunies en ce moment chez lui ; je vais remplir ma mission.

En même temps, l'homme de loi rompit le cachet et ouvrant le premier papier qui s'en échappa, il lut au milieu d'un profond silence : *Testament de Joseph*

Duval, ancien garçon de recette à la Banque de France...

— Un testament! dit Henriette en tressaillant.

— Joseph Duval! répéta Dominique.

Le notaire les invita du geste au silence; puis il continua, malgré le léger murmure occasionné par ce début :

« Au moment de paraître devant Dieu,
» je déclare solennellement que je suis
» seul coupable du vol commis à la

» Banque, il y a huit ans. M. Pierre Mari-
» gnon, était innocent. Je lui demande
» sincèrement pardon des affreux mal-
» heurs dont j'ai été la cause pour lui et
» pour sa famille. Je prends Dieu à té-
» moin que si en me constituant prison-
» nier j'avais pu le sauver, je serais venu
» moi-même me livrer à la justice... »

Suivaient les détails les plus minutieux sur la manière dont le vol avait été commis. Le notaire reprit :

» Pour compenser autant que la chose
» est en mon pouvoir les maux que j'ai
» causés à M. Pierre Marignon, je lui

» lègue tous mes biens meubles et im-
» meubles dont les titres sont ci-joints,
» lui garantissant qu'ils ont été acquis
» par des moyens honnêtes et légi-
» times... »

— Me rendra-t-il ceux qui sont morts de douleur ? dit le vieillard avec véhémence ; que m'importent ses biens ! me rendra-t-il l'estime que j'ai perdue ?

Le reste du testament contenait des legs et la donation d'une somme assez considérable à la caisse commune des garçons de recette.

Il se terminait ainsi :

» Je prie mes anciens camarades de
» me pardonner d'avoir déshonoré par
» un crime inouï la probe et estimable
» corporation dont j'étais membre. J'ai
» expié ma faute par de cruels remords,
» et, quand on lira cet écrit, justice sera
» faite du malheureux JOSEPH DUVAL dit
» BARLOFF. »

— C'était donc lui! s'écria Dominique en s'élançant vers la chambre voisine; où est-il? où est l'infâme?...

Un coup de pistolet, qui retentit dans l'appartement même, servit de réponse.

— Il est mort!... dit Henriette en chancelant.

L'assemblée demeura frappée de terreur.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Joseph, les habits en désordre, la poitrine ensanglantée, entra dans la salle, en s'appuyant aux meubles.

— Mes amis, dit-il avec effort, m'avez-vous pardonné?

Les regads, même ceux de Dominique

et du vieillard, n'exprimaient plus aucune haine.

— Avant de mourir, reprit le malheureux Duval, d'une voix entrecoupée en s'adressant aux garçons de recette, il me reste un devoir à remplir... Mes amis, nos lois n'offrent qu'une réhabilitation insuffisante à ceux qui ont été injustement condamnés ; mais vous, vous pouvez plus que les lois... Marignon était digne de rester parmi vous, vous le savez ; recevez-le de nouveau dans vos rangs, ne fût-ce que pour montrer à tous qu'il est encore votre frère et votre ami... Ce sera la plus grande, la plus

complète des réhabilitations. Les hommes pauvres et désintéressés qui tiennent entre leurs mains la plus grande partie de la fortune de la France et qui en sont les gardiens incorruptibles doivent se connaître en probité!

Il s'arrêta.

La plupart des garçons de recette versaient des larmes.

Un des plus vieux, le premier, ouvrit les bras à son ancien compagnon; Marignon s'y précipita. Tous, les uns après

les autres, l'embrassèrent avec des transports de joie.

Le mourant détourna bientôt le regard de cette scène consolante et dit à Henriette et à Dominique d'une voix de plus en plus faible :

— Et vous, mes amis, si j'ai causé vos chagrins passés, souvenez-vous que votre bonheur présent est mon ouvrage! Ma faute a été bien cruellement punie... Pardonnez-moi!

Il tomba dans les bras de ceux qui l'entouraient. Avant d'expirer il murmura :

— Henriette, êtes-vous contente?

— Que Dieu lui pardonne comme je lui ai pardonné! dit Marignon en étendant la main sur le cadavre.

FIN DU GARÇON DE BANQUE.

LA

TOUR DE CASTILLAC

CHAPITRE PREMIER.

—

LE CONSEIL DE FAMILLE

I

Le conseil de famille.

Une région plus triste encore que les landes célèbres, qui ont donné leur nom à l'un de nos départements, est celle des dunes de sable qui bordent l'Océan, sur les côtes de France.

Ces dunes forment une bande de deux à trois lieues de large ; elles commencent à Biaritz, longent le golfe de Gascogne et remontent au delà de la Rochelle.

Un moment interrompue par les hautes falaises, les rochers granitiques de la Bretagne et de la Normandie, leur chaîne funeste reparaît au nord et va se perdre dans les bas-fonds de la Hollande.

Partout où elle se montre, la ruine et la désolation l'accompagnent ; les ports se comblent, les embouchures des rivières sont ensablées et deviennent impro-

pres à la navigation; des pays fertiles sont frappés de stérilité, et c'est par millions qu'il faudrait évaluer le tort causé chaque année au sol français par ces montagnes mouvantes.

Cependant, le pauvre département des Landes a le plus à souffrir de cette invasion des dunes.

Dans cette contrée elles avancent de vingt mètres environ tous les ans, sur une longueur de vingt-cinq lieues, c'est-à-dire que chaque année une bande de terrain de vingt mètres de largeur sur

vingt-cinq lieues de long est perdue pour l'agriculture.

Plusieurs fois on a espéré avoir mis une digue par les boisements à ce fléau permanent et terrible; mais on comptait sans l'Océan, cette officine immense où s'élaborent de si formidables choses.

Souvent, quand on a fixé par des plantations quelqu'une de ces montagnes de sable, la mer s'empresse d'en former de nouvelles.

Dans une tempête, leur masse ef-

frayante se met en marche tout entière et recouvre insensiblement les champs, les forêts, les étables des troupeaux et les habitations des hommes.

Or, vers le milieu du siècle dernier, on ne connaissait pas la ressource protectrice des boisements, et les malheureux habitants du littoral étaient exposés sans défense aux ravages des dunes

Le laboureur ne quittait sa maison et son héritage qu'à la dernière extrémité.

Mais, quand le sable menaçait jusqu'à la flèche du clocher paroissial, il fallait bien céder.

On voyait alors des familles, chargées de leurs modestes bagages, gagner tristement avec leurs bestiaux l'intérieur du pays, à peine moins pauvre et moins désolé que celui qu'elles quittaient.

Ainsi abandonné, le village ne tardait pas à disparaître ; un peu de temps encore, l'extrémité des grands sapins plantés devant chaque maison landaise, la croix du clocher, peut-être un pan de

mur plus élevé que les autres, dominaient l'épaisse couche de sable; mais un coup de vent d'ouest achevait l'œuvre de destruction, et bientôt le nom même de ce lieu si longtemps habité par les hommes, vivait seulement dans la mémoire de quelques vieillards ou dans les légendes fabuleuses de sorciers et de démons.

Tel était à cette époque le sort qui menaçait le petit château de Castillac, situé vers l'extrémité de la langue de terre qui s'étend entre la rive gauche de la Gironde et l'Océan. Le château et ses dépendances formaient un fief noble ap-

partenant à une famille ancienne du pays.

Autrefois des champs assez fertiles, de gras pâturages, relevaient de ce fief, et si l'opulence des sires de Castillac ne répondait pas tout à fait à leurs prétentions exorbitantes, du moins pouvaient-ils vivre tant bien que mal du produit de leurs domaines.

Mais depuis une vingtaine d'années environ, les dunes étaient venues en bataillons formidables envahir les terres des pauvres gentilshommes gascons.

D'abord, ils avaient vu s'effacer peu à peu la vieille forêt de sapins où leurs pères avaient chassé le loup et le sanglier; puis, un ouragan avait recouvert en quelques heures les prairies d'herbes salines qui faisaient vivre les huit ou dix petites vaches, les deux douzaines de moutons maigres, le cheval microscopique des maîtres du château.

Il avait fallu aller chercher au loin, sur la lande, au milieu des ajoncs et des bruyères, des herbages rares, insuffisants; le troupeau avait diminué de moitié.

Néanmoins rien n'était perdu et tant

que les huttes de troncs d'arbres, qui composaient le hameau de Castillac, pouvaient encore abriter leurs habitants : le paysan landais est si sobre, il sait si bien se contenter de peu !

Mais les misérables huttes eurent leur tour.

Par une nuit d'orage, le sable les enterra presque à moitié: force fut aux pauvres vassaux de se mettre en quête d'un sol moins inhospitalier.

Ils quittèrent le pays, après avoir pris

humblement congé de leurs seigneurs, qui, malgré leur orgueil, avaient toujours été bon maîtres, et ils s'éloignèrent pour ne plus revenir : la dune les avait déliés du serment féodal.

Un seul, plus particulièrement attaché au service du château, était resté avec son neveu, jeune garçon de douze à treize ans, pour soigner le troupeau qui était maintenant la principale ressource des sires de Castillac.

Cet homme fidèle et cet enfant composaient désormais toute la domesticité et tout le vasselage du fief

On avait conservé un moment l'espoir que le château, situé, selon l'usage, sur une élévation, serait du moins hors de l'atteinte des sables.

Il se composait d'une tour ou donjon de forme carrée, flanquée de deux ou trois tourelles; quelques masures informes servaient de communs.

Ces constructions étaient frustes, grossières et devaient remonter à la plus haute antiquité si, comme le prétendaient les sires de Castillac, leurs ancêtres avaient bravé dans cette petite for-

teresse les Sarrasins et les Normands qui envahirent l'Aquitaine au huitième et au neuvième siècles.

Les murailles avaient, en beaucoup d'endroits, plus de six pieds d'épaisseur.

Les fenêtres, étroites et rares, n'étaient que des meurtrières ; le ciment qui unissait les pierres avait encore une telle dureté que, malgré le délabrement du bâtiment sur plusieurs points, les herbes parasites ne pouvaient y implanter leurs racines.

Ce bâtiment semblait donc, par sa masse et sa solidité, fait tout exprès pour résister aux attaques des éléments comme à celles des hommes.

Mais, hélas! eût-il été plus solide encore, comment vaincre l'ennemi qui l'assiégeait?

Un jour, la dune, après avoir envahi lentement la légère éminence qui servait de base à la tour, engloutit les bâtiments de service, combla la porte principale, et il ne fut plus possible d'entrer au château que par la fenêtre du premier étage.

Dans cette extrémité, il devenait urgent pour la famille de Castillac, qui habitait encore le manoir, de prendre un parti.

Outre que les abords de cette vieille demeure présentaient maintenant de grandes difficultés et même des périls, la dune pouvait ne pas s'arrêter à cette première conquête ;

Elle se dressait déjà fière et menaçante en face de la tour, dont elle rongeait la base ; de son sommet on eût pu aisément lancer une pierre à la girouette du donjon.

Cependant on ne voyait à Castillac, aucun préparatif de départ, aucun signe d'un abandon prochain ;

La famille continuait à résider paisiblement chez elle et vaquait à ses habitudes.

Cette famille, depuis la mort récente de son chef, se trouvait réduite à trois personnes, deux frères et une sœur, jeunes tous les trois, et, par tradition de race, peu accessibles à la crainte.

Hector, l'aîné, le seul propriétaire du

fief, d'après la coutume de Gascogne qui n'accordait aucune part aux cadets et aux femmes dans l'héritage paternel, supportait avec une fermeté stoïque les événements qui avaient en peu d'années consommé sa ruine.

Sa fierté gasconne n'avait pas laissé échapper une plainte, quoique parfois son air soucieux permît de croire qu'il était plus affligé qu'il ne voulait le paraître.

Tant que l'état de sa fortune lui avait permis d'entretenir une douzaine de

chiens de toutes races, qu'il appelait sa meute, il avait passé le temps à courir les chevreuils et les lièvres dans les bois de pins.

Maintenant que les pauvres bêtes étaient mortes de fatigue et d'inanition, il employait ses journées à chasser au fusil les perdrix et les oiseaux du rivage.

Quand il rentrait sombre et taciturne à la tour, personne n'osait le questionner et lui adresser des observations.

Seul, Marc Pitou, le bouvier, l'inten-

dant, le factotum de la famille, avait eu le courage une fois de lui représenter le danger d'habiter le château ainsi menacé; mais Hector lui avait répondu avec une majesté sereine :

— « J'aviserai, Marc. »

Et les choses étaient restées dans le même état.

Jean de Castillac, le cadet, qui, en raison de sa position dépendante s'était fait le complaisant de son frère, n'avait garde de manifester de la crainte quand *mon-*

sieur de Castillac avait dit qu'il aviserait.

Renchérissant encore sur la tranquillité d'Hector, il affectait une extrême insouciance, parfois même une gaîté indécente.

Son occupation habituelle était de pêcher dans les étangs salés du voisinage, et les produits de sa pêche, comme le gibier de l'aîné, constituaient les ressources les plus nettes de la cuisine du château, où, sans elles, la chère eût été souvent fort maigre.

Quant à Valérie de Castillac, c'était une bonne et simple fille qui se reposait entièrement du soin de sa sûreté sur Hector et sur Jean, ses protecteurs naturels.

D'une beauté remarquable, elle consumait sa jeunesse dans cette vieille tour sans paraître se douter du sacrifice.

Maintenant que leurs serviteurs les avaient abandonnés, elle servait ses frères et pourvoyait à leurs besoins.

Toujours seule pendant de longues

heures, elle n'avait d'autre distraction que de lire une douzaine de bouquins formant la bibliothèque du château, car Valérie de Castillac avait passé plusieurs années dans un couvent de Bordeaux.

Elle savait lire et même écrire, ce qui faisait d'elle un prodige de science aux yeux de ses frères, d'une ignorance crasse en toutes choses, excepté sur leur généalogie.

Or, comme nous l'avons dit, la nécessité de prendre un parti ou « d'aviser »,

suivant l'expression d'Hector, devenait extrêmement puissante.

Un soir donc une espèce de conseil de famille se tint à l'issue du souper.

Les parties délibérantes étaient réunies dans une salle voûtée, d'aspect lugubre, dont les murs conservaient à peine quelques lambeaux de tapisserie rongée par les vers et l'humidité.

Les deux frères et la sœur siégeaient sur de simples escabeaux de bois, autour d'une table massive où l'on voyait en-

core, à la lueur d'une chandelle de résine, les débris d'un frugal repas.

La présidence appartenait de droit à Hector de Castillac, grand garçon de vingt-huit-ans, maigre, déhanché, à la longue moustache fièrement relevée en croc, espèce de don Quichotte gascon, dont la figure anguleuse exprimait en ce moment une tristesse hautaine.

Il était vêtu d'un habit de chasse tout passé, dont les antiques galons d'argent avaient tourné au rouge depuis bien des années.

Il s'appuyait sur une lourde et interminable épée.

A sa droite, Jean, son frère, cherchait à imiter sa contenance et son attitude ; mais n'ayant pas naturellement la haute mine et l'air imposant de son aîné, il ne parvenait qu'à paraître ridicule.

Il était gros, de formes épaisses, avec des cheveux hérissés et une longue barbe inculte.

Son costume consistait en un habit gris d'étoffe commune, que relevait pourtant un rabat blanc, objet des attentions continuelles de sa sœur,

mais les manières prétentieuses de mon Jean, et la rapière qu'il ne quittait, disaient de mauvais plaisants, ni le jour ni la nuit témoignaient combien il sentait sa dignité de gentilhomme.

A l'extrémité de la table, un peu dans l'ombre, se tenait modestement mademoiselle Valérie de Castillac, toujours prête à se lever pour prévenir les désirs de ses frères.

Elle avait alors dix-neuf ans; grande, blonde, svelte, ses yeux noirs brillaient d'un éclàt extraordinaire que la pâleur, due à son long séjour dans cette tour froide et humide, rehaussait encore.

Elle portait une robe de soie taillée dans de vieilles étoffes de famille et un petit bonnet de dentelle, ouvrage de ses mains.

Cependant toute sa personne avait un caractère aristocratique et malgré l'air de bonté empreint sur son visage, on voyait que cette belle personne avait conscience de ses vingt générations d'aïeux.

Enfin, en dehors du cercle de la famille, dans un coin de la salle, Marc Pitou, assis sur un vieux coffre, mangeait à

grand bruit un morceau de pain de seigle assaisonné de sardines rances.

Le factotum de la maison de Castillac paraissait tenir beaucoup plus du Sancho que du Caleb, malgré sa fidélité éprouvée.

Il avait passé la soixantaine ; sa barbe rare et mal plantée, comme celle de la plupart des paysans landais, était d'une blancheur de neige.

Il portait le costume encore en usage aujourd'hui parmi les pâtres du pays, un justaucorps de peau de mouton et de

longues guêtres de même matière, usées aux jambes et aux cuisses à l'endroit où s'attachent les échasses.

Mais ce qui le distinguait surtout, c'était un caractère narquois et taciturne qui se trahissait en boutades hardies.

Néanmoins, le brave homme prenait soin que son opposition ne dépassât jamais une limite raisonnable, afin de ne pas blesser des amours-propres assez irritables, et son dévoûment absolu excusait facilement les écarts de son humeur.

La petite assemblée attendait en silence qu'Hector de Castillac entamât la discussion.

Le discours d'ouverture fut simple et triste, comme le réclamaient les circonstances :

— Monsieur mon frère, et vous mademoiselle ma sœur, dit Hector avec solennité, j'ai désiré vous consulter sur une question bien importante pour tous:

Le château de Castillac est menacé d'une destruction prochaine ; le sable va l'en-

gloutir comme il a déjà englouti mes terres, mes forêts et les habitations de mes vassaux. Le château détruit, la gloire de nos ancêtres n'a plus de monuments, notre nom même n'a plus de signification; nous sommes sans asile, et le premier passant se croira en droit de nier *tout bas* la noblesse de mon origine. Je vous prie donc, vous qui êtes intéressés comme moi à la conservation du berceau de notre famille, de m'exposer vos idées sur les moyens de prévenir un pareil désastre.

La voix d'Hector était altérée en prononçant ces paroles; sa longue figure

éprouvait de légères contractions, comme s'il eût eu quelque peine à conserver son calme extérieur.

Il continua en s'adressant à Valérie :

— Vous d'abord, mademoiselle de Castillac, dites-moi ce que vous pensez. Vous avez toujours été une fille sensée, pleine de sentiments honorables, et, dans cette terrible crise, nous ne devons mépriser les conseils de personne.

Ainsi interpellée, la charmante enfant

rougit, et, s'avançant vers la lumière, elle répondit avec timidité :

— Hélas! que vous dirai-je, monsieur? Il me semble pourtant que tout n'arrive que par la permission de Dieu. C'est donc à Dieu qu'il faut nous adresser pour conjurer le malheur dont nous sommes menacés. Je veux commencer une neuvaine à Notre-Dame-du-Grand-Chêne, pour la prier d'intercéder en notre faveur auprès de son divin Fils, et, dans le même but, je consentirais volontiers à me rendre en pèlerinage soit à Rome, soit à Saint-Jacques de Compostelle, avec des pois dans mes souliers, pourvu que je fusse accom-

pagnée d'une personne capable de me protéger contre les insultes.

Marc, la bouche pleine, fit entendre un *hum* d'approbation; mais la pieuse naïveté de Valérie appela un sourire sur les lèvres d'Hector, et Jean haussa les épaules.

— Allez, allez, sœur Valérie, dit le cadet, vos neuvaines et vos pèlerinages sont inutiles. Le bon Dieu y regardera à deux fois avant de détruire ce château, qui appartient à une famille si illustre et si glorieuse!

— Priez, mademoiselle, dit Hector avec une ironie qui toutefois n'avait rien de

malveillant, cela ne peut rien gâter; mais, nous autres hommes, nous devons recourir à des moyens plus efficaces. Eh bien! frère Jean, à votre tour, que me conseillez-vous pour arrêter cette maudite dune?

Jean caressa ses moustaches et répondit d'un air capable :

— Mon avis est, monsieur de Castillac, que vous fassiez construire une forte et haute muraille, pour contenir le sable; ce sera bien le diable si la dune passe par dessus.

— L'idée n'est pas mauvaise, reprit l'aîné; néanmoins le succès serait encore

plus certain si je faisais élever la tour du donjon et les tourelles attenantes de cinquante ou soixante pieds. Les fondements en sont asssez solides pour supporter aisément cette addition de poids. Cependant je ne repousse pas l'idée de la muraille, et j'espère qu'en combinant les deux moyens, nous parviendrons à dompter le fléau que l'enfer a suscité contre la maison de Castillac.

Hector promena autour de lui un regard de triomphe, comme s'il venait enfin de trouver la solution d'un problème longtemps insoluble.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

